



# Présences Absences.

RECUEIL DE TEXTES

Réalisé par des étudiantes et étudiants de l'Université de Sherbrooke, de l'Université de Montpellier et de l'Université de Montpellier Paul-Valéry dans le cadre d'un atelier d'écriture collaborative.

## Avant-propos

Depuis 2006, les Rencontres scientifiques Montpellier-Sherbrooke sont programmées tous les deux ans alternativement au Québec ou à Montpellier, organisées conjointement par les directions des relations internationales de l'Université de Sherbrooke (UdeS), de l'Université de Montpellier (UM) et de l'Université de Montpellier Paul-Valéry (UMPV). Il s'agit d'un moment d'échange destiné à renforcer et développer des partenariats de recherche et de formations conjointes tout en tissant de nouveaux liens.

La 9<sup>ème</sup> édition a réuni, en 2024 à Sherbrooke, chercheuses et chercheurs, enseignantes et enseignants ainsi que représentantes et représentants académiques de l'UdeS, de l'UM et de l'UMPV, réunis autour de la thématique « Regards croisés sur les cultures et les disciplines ». C'est dans ce contexte qu'a été proposée l'idée de mettre en place un projet collaboratif entre les étudiantes et étudiants de ces trois universités.

Chaque université a constitué un groupe d'étudiantes et d'étudiants et choisi une personne intervenante afin de mener un atelier d'écriture collaborative d'octobre 2025 à janvier 2026 sur le thème « Présences / Absences ». Dans un esprit d'échange créatif, les groupes ont tenté de tisser des liens, en dépassant les distances — qu'elles soient physiques, symboliques ou imaginaires. À travers leurs textes, l'exploration des présences et des absences — des autres et à soi-même — amène à s'interroger sur les dimensions du corps, du genre, de la technologie, de la spiritualité, du fantomatique ou encore de l'altérité et de l'intimité.

Vous trouverez dans ce recueil, les textes produits par les étudiantes et étudiants, ponctués par les correspondances et traces que se sont échangées les différents groupes tout au long de cette période.

## Autrices et auteurs

Université de Sherbrooke :

**Bianca Martin**  
**Catherine Dubois**  
**Évelyne Gosselin-Cossette**  
**Elodie Soumarmon**  
**Laurie Duchesneau**

Université de Montpellier :

**Adnan Daher**  
**Nesrine Kishwar**  
**Capucine Nicolas**  
**Léo Obecnym**  
**Damien Persico**  
**Julia Quiroz**

Université de Montpellier Paul-Valéry :

**Thaï Seavy**  
**Déborah Brunel**  
**Antoine Fichet**  
**Kevin Gimenez**  
**Sam Santucci**  
**Benjamin Grande**  
**Lorenza Beaune**  
**Matt Fesquet**

# Leçons pour que se taise mon zoïle zélé

ZOÏLE, n. m.

*Personne critique, envieuse, méchante et partielle.*

Il serait presque aisé de croire qu'un zoïle n'est qu'une simple toile dans laquelle la langue d'un enfant zozotant s'est empressée de se prendre les pieds dans les fleurs du tapis. Il suffit d'un trébuchement miniature pour qu'une occlusive devienne fricative. Cette suite de lettres ne renvoie pourtant pas à un canevas qu'il est possible de transformer en une œuvre d'art, mais plutôt à ce critique acerbe qui use sans parcimonie de toute sa partialité pour critiquer toute la beauté (et la laideur) qu'un être puisse créer dans sa vie.

Petite, j'ignorais complètement que de telles créatures pouvaient surgir de l'ombre pour en venir à prendre corps dans notre réalité.

Je suis d'une fidélité sans faille envers mes contradictions. J'étais cette enfant étrangement introvertie qui s'illuminait de mille feux une fois drapée d'un costume, camouflée sous une grande couche de maquillage, baignée de la lumière des projecteurs. Sous le couvert des traits d'un personnage qui n'avait que mon corps en commun avec moi, il y avait une confiance presque inébranlable en mes capacités.

Je me voyais en tête d'affiche de films produits dans mon petit coin de pays. Mes imperfections physiques n'étaient pas un obstacle à la réussite de mes entreprises, quelles qu'elles soient. Je m'imaginai peindre avec des mots des œuvres qui transporteraient les autres dans mon imaginaire débordant d'enthousiasme. Il y aurait bien quelqu'un pour juger que ce que j'avais à dire serait digne d'intérêt. Après tout,

J'avais derrière moi une famille nucléaire imparfaite  
qui m'affirmerait qu'elle me suivrait jusqu'au bout du monde.

Mais voilà.  
Ça n'a pas duré.

Mon zoïle s'est insinué dans ma vie.

Sur la pointe des pieds.

Insidieusement.

Il s'est glissé dans mon quotidien.

Sans faire ni vagues ni bruit.

Il a poussé comme une mauvaise herbe bien enracinée.

Dans cette image que j'ai de mon être.

Dans ce que je comprends du regard des autres.

Dans les remarques dites pour mon bien qui ont marqué.

Dans ces mots qui ont quitté les lèvres d'autrui pour jeter  
leurs ancres dans ma tête.

Je crois qu'il a planté à l'origine une tente qui ne payait pas  
de mine sur la terre fertile de l'imaginaire qui s'étend  
entre mes deux oreilles. Il n'avait pas l'intention de rester  
longtemps... mais ça, c'était en théorie. Je ne sais pas  
qui à la mairie lui a accordé son permis de construction.  
C'était une grossière erreur si vous me demandez mon avis.  
Au fil des ans, son modeste campement est devenu un luxueux  
palace duquel il se permet de commenter pour la millionième  
fois toutes mes actions.

Dans une cabine d'essayage d'un centre d'achats quelconque,  
mon regard ne peut pas s'attarder sur l'image que me renvoie  
le miroir sans que je l'entende du haut de son perchoir.

Il reprend un de ces discours que d'autres ont eu à mon égard,  
en d'autres temps, en d'autres mesures.

— Il est hors de question que tu achètes quoi que ce soit ici.  
Regarde comme il le faut.

Ce haut de ce deux-pièces souligne que tes seins sont loin  
d'être symétriques.

Deux bonnets les séparent, l'as-tu oublié ?

Prends ce maillot de bain en un seul morceau noir et informe.

Mens-toi en te disant que la couleur saura faire de la magie.

— Ce chandail est aussi hors de question.

Observe bien.

Il est bien trop moulant.

Bien trop coloré.

Ne vois-tu pas qu'il épouse chacun des bourrelets à merveille ?

Opte pour des teintes ternes.

Choisis une coupe ample.

Cache ce corps que l'on ne saurait voir.

— Ce pantalon est d'un ridicule sur toi.

Les lignes horizontales, c'est pour celles qui sont minces.

Je te l'ai dit mille fois au moins.

Tu es grosse.

Ton cliché de l'obèse morbide ne peut se vêtir d'un pantalon  
avec ce motif.

Puis... sérieusement ?

C'est une taille plus.

Tu devrais avoir honte.

Vous l'aurez sans doute deviné : mon zoïle n'est pas  
du genre discret. Il tient davantage du moulin à paroles

turbulent que de la petite souris discrète. Je sais que ce ne fut pas toujours le cas.

Sous le couvert de bonne intention, il a commencé par glisser un commentaire ici.

Il a semé une remarque là.

Personne n'a protesté devant ses remarques.

« Qui ne dit mot consent » ;  
c'est le dicton qui le dit.

Alors, il a gagné en assurance.

Son vacarme est assourdissant. Mon apparence est un des sujets de conversation préférés de mon zoïle. Même lorsque les néons n'embaument pas mon corps de leur intensité peu flatteuse, il est présent dans ma propre salle de bain lorsque je me mire dans une glace. À ce moment, il est bien trop prompt à commenter la naissance de mes cheveux gris, l'aspérité de ma peau trop sèche, la petitesse de mes mains. Son expérience se compte en année : il est le champion incontesté et incontestable dans l'observation attentive de tous les détails qui clochent sur ce corps qui est le mien.

La présence d'une foule autour de lui l'indiffère. Mon zoïle est devenu maître dans l'art subtil de me trouver des poux chaque fois que j'interagis avec les autres. Oh ! Ils sont si faciles à trouver. C'est que mon cerveau atypique a le goût pour les détails. Il fournit en munition le palace de son excellence zélée. Il taille dans mes insécurités des boulets de canons verbeux qui sauront faire des ravages. Sous le couvert d'une bienveillance avec un arrière-goût d'hypocrisie,

il se permet de mettre en doute tour à tour la manière dont les autres réagissent à mes gestes, l'affection que ces gens qui m'entourent me portent, mes actions et mes paroles.

— Je ne veux pas alimenter le doute, vois-tu ?

Mais... il me semble que cette personne n'a pas souri en te parlant.

Quelque chose cloche.

C'est évident.

Bien sûr qu'elle te déteste !

— Ton sourire est étrange, le sais-tu ?

Souris plus.

Pas comme ça.

Là c'est mieux.

Hoche la tête.

Pas avec trop d'enthousiasme.

— Es-tu certaine que cette personne t'aime bien ?

Elle doit sans doute être folle.

Pourquoi chercherait-elle ta présence ?

Elle n'a aucune raison de le faire.

Elle n'est gentille que par politesse.

— Non, mais...

Est-ce que tu t'es entendu parler ?

Pire encore, rire ?

Ta voix est insupportable.

Tu parles toujours de toi.

Comme si ça pouvait vraiment intéresser les autres.

— Pourquoi quelqu'un voudrait bâtir une vie avec toi ?  
Tu n'es ni belle,  
Ni sociable,  
Ni pétillante.  
Tu n'as absolument rien à lui offrir.  
Rien que les autres ne pourraient surpasser.

La pluie de ses critiques est devenue acide. Son ton, méprisant.  
Sa partialité, évidente.

Sans que je le réalise, le petit tyran qu'il est a pris le contrôle de la trame narrative de mes perceptions. Du haut de sa tourelle, le roi de mon imaginaire est devenu une créature hybride : mi-monstre, mi-tempête. Sa voix gronde comme le tonnerre qui terrorise les enfants les poussant à se terrer sous leur couette. Son souffle est d'ouragan : il se permet de déraciner des fondations qui avaient raison d'être, mais qu'il juge vétustes puisqu'elles ne lui sont pas assujetties. Sa présence exerce la force gravitationnelle d'un trou noir qui aspire mes ambitions en opprimant mes poumons.

Longtemps, pendant au moins deux éternités, la plaine entre mes deux oreilles lui appartenait. C'était un duel qui opposait ce gargantuesque géant contre mes miettes d'estime. Je me suis crue condamnée à une vie de serve, esclave de ses moindres caprices. Je n'étais rien face à cet enfant-roi gâté, persuadé de tout savoir sur tout. Ce juge et juré plus que partial fondamentalement méchant et détestable. Cet expert de la mauvaise foi faisait du zèle son cheval de bataille. Mon seul devoir était de ramasser les dégâts provoqués par les munitions verbeuses.

Pendant une corvée de nettoyage, un bon matin, j'ai ramassé de petites pépites scintillantes qui ont captivé mon regard. Étranges petites perles de bonheur. Douces petites étincelles de joie qui formaient un casse-tête étrange et tridimensionnel. Ces pièces diverses s'emboîtaient pour former une sculpture toute frêle, mais débordante d'une énergie irradiante. Des miettes de mon estime personnelle qui ont pris vie sous mes doigts fatigués d'adulte. Des perles qu'avaient semé sur leurs chemins des amies bienveillantes, mais que je n'avais pas entendues.

Ce petit soldat d'espoir faisait lui aussi preuve d'une diligence à toutes épreuves. Bien décidé à riposter contre chacune des salves de flèches que décochait mon zoïle zélé. Il n'avait qu'un petit bouclier en mousse et des stratégies rigolotes pour tenter de démilitariser le conflit, pour me faire reprendre la place qui me revenait de droit dans ma propre tête. Il était une myriade de questions :

— Pourquoi a-t-il pris toute la place ?  
Pourquoi est-il aussi méchant ?  
Pourquoi ne remarque-t-il que les mauvais coups ?

Ensemble, nous avons entamé un long travail pour départager le vrai du faux. La réalité telle que couverte par le voile imposé de mon zoïle. Il a fallu détricoter des préjugés pour en revenir à ce fil conducteur : les malaimés et les gens blessés ont bien trop souvent tendance à sortir les griffes et à montrer les dents. Nous avons cousu de fils en aiguilles une grande couverture de sécurité dans lequel nous avons enveloppé mon zoïle pour lui faire le plus grand des câlins en ignorant ses protestations. L'amour peut sans doute réparer beaucoup.

Parce que, même si la lumière gagne en force, je ne pense pas que mon zoïle, ce petit démon intérieur, respectera un jour l'avis d'expropriation qui a été émis et qui me redonne le plein contrôle de mon imaginaire et de ce discours qui analyse mes interactions avec autrui. Mais j'ai bien l'intention de persévérer afin de déconstruire les critiques légitimes de la mauvaise foi dont mon anxiété peut faire preuve.

Je n'ai pas le culot de prétendre qu'il s'agit d'une mince affaire.

Je ne sais pas depuis quand mon zoïle s'est installé dans ma tête.

Il s'est insinué dans ma vie.

Insidieusement.

Sur la pointe des pieds.

Il a poussé comme une mauvaise herbe.

Ses racines profondes, comme celles d'un pissenlit, se sont enfoncées en moi.

Il faut beaucoup de patience pour lutter contre ce type de mauvaises graines.

Une à une, il faut arracher les mauvaises herbes.

Et tenter de préserver celles qui ont le pouvoir de devenir les plus beaux bosquets de fleurs.

**Bianca**

# Le festin du chroniqueur

*Biscornu.* C'est le premier mot qui avait surgi dans mon esprit quand je rencontrai le vieillard. C'est vrai, l'homme devant moi évoquait à la fois le caractère étrange et tordu du terme, mais aussi sa double définition : au sens propre, « qui a une forme irrégulière, déformée par des bosses » et au sens figuré, « bizarre, surprenant, compliqué ». S'il n'incarnait pas Quasimodo, il ne s'en éloignait pas non plus. Même le rictus figé sur son visage semblait difforme. Et son air hagard ne faisait pas montre de plus de vivacité d'esprit...

Cette manie de toujours étiqueter ceux qui croisaient ma route m'agaçait. Mon emploi de chroniqueur spécialisé dans la controverse, décroché une dizaine d'années auparavant, avait certainement déteint sur la façon dont j'abordais autrui et, plus généralement, les aléas de la vie. Ces gens que j'osais écrire, sans vergogne, dans leur chaos quotidien, m'inspiraient souvent bien peu d'empathie. Évidemment, la nature de mon travail forçait à l'exagération, à la critique à outrance. Il fallait me mettre à dos les bons samaritains, ceux qui s'exclamaient à qui voulait bien l'entendre que « ça n'avait aucun bon sens de tenir des propos aussi froids, détachés » — ou tout autre adjectif impliquant une infâmie hors d'atteinte pour n'importe qui de moindrement sensible.

Retour à la rencontre avec le vieux sénile, donc. Je pouvais en dire ce que je voulais, il avait tout de même le pouvoir de me refuser l'achat de son lopin de terre, que je convoitais depuis un petit moment déjà. La balle était dans son camp. Je détestais ces situations où le contrôle m'échappait, où j'étais à la merci de la décision de quelqu'un d'autre. En particulier quand ce quelqu'un avait l'air aussi perdu

qu'un touriste dans un aéroport. J'aurais une réponse le lendemain, 16h au plus tard. Nul besoin de préciser que mon impatience grandissait.

J'imaginai déjà l'été à la campagne. La solitude. La *douce* solitude. Aucun souffle humain à des milles à la ronde. Je me transportai sur le sentier longeant la maison, à observer la lumière changeante du crépuscule à travers la cime des arbres. Une volée d'oiseaux s'éleva soudainement du bosquet. Leurs piailllements s'éloignaient, laissant peu à peu place aux grenouilles qui croassaient paresseusement. Le soleil se couchait doucement sur le lac et une brise tendre faisait danser les quenouilles, dont les longues tiges étaient plantées dans une mare boueuse, presque marécageuse. L'air exhalait de vagues effluves de foin frais, dont les agriculteurs des alentours venaient de faire la première coupe. S'ajoutant à l'harmonie, le chant des cigales était bruyant et générait à la fois une quiétude et un vacarme. Il n'aurait cependant pas été honnête de qualifier ce tumulte tranquille de silence. C'était plutôt une suspension dans le temps pendant laquelle même le petit faon dissimulé derrière l'épais feuillage des érables paraissait inanimé, scrutant l'étendue d'eau stagnante, les oreilles dressées et l'air attentif.

La démarche d'achat s'était étalée sur plusieurs semaines. Il y avait eu le coup de foudre pour l'emplacement reculé des lieux, le désenchantement en constatant l'état lamentable des bâtiments, puis l'excitation renouvelée en envisageant la possibilité d'un projet motivant à l'extérieur du travail. La perspective d'un nouveau départ m'enthousiasmait beaucoup. Il allait sans dire qu'être la cible de critiques tranchantes me pesait. Toutes ces années à incarner l'indésirable et l'objet

m'avaient épuisé. J'en étais rendu à m'ostraciser moi-même pour échapper aux courroux incessants et mener une vie anonyme, écarté de la civilisation. De nature plus bestiale qu'humaine, je rêvais d'une tanière où me terrer pendant les tempêtes, à l'abri des foudres du public.

Mais il restait toujours ce fond de doute à l'égard du propriétaire des lieux. Terré dans un mutisme intermittent, le vieux m'avait laissé une drôle d'impression. J'étais presque convaincu que sa façade de vieil illuminé était feinte. Ses épaules repliées sur elles-mêmes, son dos voûté comme un chat atteint de la rage et sa tête inclinée vers le sol trahissaient son âge. Pourtant, quand il soulevait le regard pour orienter ses pas fatigués, ses yeux pénétrants juraient avec ce caractère piteux. À la manière d'une signature criminelle, ils dénonçaient sa comédie et semblaient même défier quiconque tenterait de le coincer. Je mis en sourdine la voix qui me soufflait que le vieux masquait les véritables motifs de cette vente précipitée. M'en mêler signifiait de creuser dans la morbidité de l'homme, d'éclaircir ses zones d'ombres, de me brûler en attisant le feu menaçant derrière ses rides. Son empressement cachait assurément quelque chose, mais j'avais la ferme intention de jouer à l'aveugle... du moins jusqu'à ce que je puisse appeler cet endroit *chez moi* — comme ces mots étaient délicieux. À ce moment, je pourrais assouvir ma curiosité et fouiller autant que j'en aurais envie. Quel autre mystère pouvait bien se cacher au cœur de la forêt ? Ce secret serait-il vraiment la seule chose à être déterrée ?

Un frisson d'exaltation courut le long de mon dos, jusqu'au plus profond de ma colonne vertébrale. Le même tumulte

m'envahissait chaque fois que je flairais une bonne piste, une proie à traquer. C'était un mélange de défi, de fébrilité, de satisfaction et, je devais l'admettre, de ressentiment envers cette société qui, au-delà du mépris qu'elle m'inspirait, me faisait pitié. Quelle chronique cela ferait ! Intérieurement, j'avais déjà commencé à en écrire les grandes lignes. Cet énergumène et son récit, aussi galvaudé soit-il, feraient les grands titres. Qu'importe si le vieux était véritablement coupable de quoi que ce soit, au fond. L'imaginaire collectif irait bon train, les langues courraient, son nom serait entaché et, moi, je ferais une petite fortune. Comme d'habitude.

•

Ça y est, tout était réglé. J'avais reçu l'appel tant attendu, nous étions passés chez le notaire le matin même. Pendant le rendez-vous, tout du vieillard, de son ton à ses moindres mouvements, dégageait cette espèce d'étincelle narquoise que j'avais décelée auparavant. Sa comédie de vieux maboul était trahie, mais c'était sans importance. J'arrivais enfin *chez moi*, donc je pourrais m'affairer à révéler ce qu'il tentait de camoufler sous son allure affaiblie et son corps noueux. Son arrogance mal dissimulée me suggérait qu'il ne méritait guère mieux qu'un anéantissement dans les règles de l'art. Si seulement j'arrivais à trouver ce qu'il avait fait... Après quelques secondes de plénitude où mes épaules se relâchèrent à peine, je réussis à détacher mon regard de la marée de conifères qui semblaient me toiser. Je déverrouillai la porte.

À l'intérieur, je remarquai que l'homme avait omis de vider une pièce. Il y avait abandonné un tabouret sur lequel trônait un artéfact. Un énième indice de ce qu'il souhaitait me faire

découvrir à son sujet ? Sans doute. Une euphorie me gagna à l'idée de dénicher une trace faisant une nouvelle fois la preuve de mon infaillible clairvoyance. En avançant de quelques pas, je vis le blanc du plafond se refléter sur la surface de l'objet. Un miroir. Je l'empoignai et lus l'inscription gravée sur son manche : Te vois-tu pour ce que tu es vraiment ? Les intentions du vieux s'éclairèrent à cet instant. Comme une douche froide s'abattant lourdement sur ma tête, le bandeau que j'avais visualisé pour ma prochaine chronique rejaillit dans mon esprit comme une prophétie auto-réalisatrice : « UN MONSTRE AU CŒUR DE LA FORÊT »

**Catherine**

L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE À L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER,  
29 OCTOBRE 2025

**Vous nous avez donné faim,  
poireaux, jus de pomme,  
petit pain chaud.  
Faim d'écrire, soif de créer.  
Ici le gel s'installe, nous nous  
levons dans nos nids douilletts.  
L'absence du soleil se fait  
sentir, le noir se présente et  
nous avale.**

L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER À L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE,  
8 NOVEMBRE 2025

**Sous gros bain de soleil perso,  
et de menthe sauvage,  
nos doigts touchent les cimes.  
Nous recherchons des  
personnes qui n'existent pas :  
les avez-vous vues ?**

**Vos éclats de ciel rose  
nous appellent.**

**Yeux attendris.**

**Nos mains sont froides mais  
le soleil nous réchauffe le dos.  
Envoyez-nous un peu de neige  
quand vous en aurez,  
le visage de l'hiver qu'on a  
un peu oublié.**

**Le vent s'installe sur  
nos feuilles, il vient  
nous réchauffer.**



# Le dernier train de nulle part

Il faisait plutôt bon dans le train. Je regardais défiler les nuages de pensées de tous les côtés. Un petit ballon de baudruche gris était attaché à mon poignet gauche. La ficelle m’y reliant me tirait un peu. J’ai tenté de l’ignorer. Avec son argent, la lune éclairait si bien qu’on aurait cru la nuit absente. J’ai regardé ma montre — minuit moins le quart. Je devais bientôt descendre.

À côté de moi, mon fils refusait de me parler. Il s’obstinait à regarder passer les arbres couverts de neige malgré son ballon tanguant près de mon bras. Ses cheveux noirs lui tombaient sur le front. Son souffle laissait une marque opaque sur la vitre. En face de moi, mon épouse. Elle ne croisait pas mon regard. Sa ficelle était raide, rattachée à un ballon flétri. J’ai longuement observé les traits de leurs visages. Les deux avaient de grands regards d’amandes noirs, et les poches violacées qu’on trouvait dessous m’ont fendu le cœur. Ces yeux étaient des miroirs dans une chambre sans lumière. Plus rien n’y brillait. Ils étaient reflets du vide.

Les minutes s’entêtaient à ne pas s’écouler. La montre de gousset de mon fils, reçue pour son septième anniversaire, tiquait incessamment. J’ai effleuré l’épaule de mon si bel enfant du doigt. Un frisson, perceptible seulement en y portant attention, l’a parcouru. Il s’est recroquevillé plus que je ne l’aurais cru possible. Il a caché son ballon entre ses bras, le protégeant de mes mains flétries. Mon cœur a sombré un peu plus en moi. J’avais du mal à respirer. J’ai dû m’asseoir entre leurs pieds froids pour me retrouver un souffle. Mon cœur palpait trop vite.

L'éternité d'une respiration m'a pris, m'a vidé. L'heure du débarquement approchait. J'ai pris ma mallette, me suis levé, ai inspiré profondément. J'ai ouvert la porte coulissante du compartiment. Ils se sont tournés vers moi et m'ont regardé sans me voir. Ma femme s'est levée. Sans me regarder, elle m'a tendu sa ficelle usée, plus mince qu'un fil de pêche. Je l'ai prise en tremblant, la regardant s'attacher à celle de mon ballon. Les fils ont dansé ensemble, une chorégraphie mourante.

C'était au tour de mon enfant. On aurait dit qu'il voulait s'enfuir par la fenêtre. Ses doigts tremblaient, adoucissant les contours du ballon à mon regard ralenti. J'ai cru qu'il se trancherait la main et la laisserait s'envoler plutôt que de me l'offrir. Ses yeux ont fini par me croiser, océans d'émotions dont l'eau froide nous coupe la faculté de parole. Il a coupé sa ficelle d'un coup sec et me l'a tendue brusquement.

Je les ai aimés du regard une dernière fois. Ils étaient éteints. On aurait dit des enveloppes frêles, anéanties par un orage. Baissant les yeux, je leur ai tourné le dos, seul comme jamais avant. Mes pieds avaient la force du ciment, voulaient me retenir, m'empêcher, alors que les ballons me tiraient devant. J'ai regardé ma montre. Minuit moins dix.

Le train m'a laissé dans une forêt sans arbres. On aurait dit une plaine de vide et d'absence. Le brouillard, suspendu, s'enroulait dans ma gorge comme un étou. Il couvrait le sol et son herbe grisâtre. Il faisait solitude. Je me sentais glacial. La moiteur inondait ma bouche de son goût âpre et métallique. Il n'y avait là que mon âme. Je pouvais entendre le silence comme un instrument à cordes. Il fouettait, diminuait, et lançait un cri quand on le croyait parti. Il régissait l'ambiance irréaliste. J'ai déposé ma mallette noire. Minuit moins cinq.

Deux ballons se sont détachés de mon auriculaire. Le mien, celui de mon aimée. Ils ont commencé à s'élever, s'arrêtant à portée de main, dans l'attente. Celui de mon fils ne me lâchait pas. Il s'enroulait autour de mon poignet, me suppliant dans un hurlement muet de ne pas le lâcher, de l'empêcher de s'envoler, de m'accrocher encore un temps. Il avait peur.

Il a commencé à s'agripper à tout mon bras, mon torse, mon cou. La ficelle s'allongeait, me tirait. Elle s'enroulait dans un dernier désespoir de me retenir. J'en avais mal au cœur. Elle me tirait, voulait me ramener au train déjà parti. Elle essayait de s'ancrer dans la terre fantomatique pour me tirer. Le ballon tremblait, commençait à se vider dans un grincement lugubre. Son air était chaud et m'étouffait. Je ne savais plus que faire. La ficelle devenait une main aux doigts squelettiques. Elle s'enfonçait dans ma chair pâle, me griffait, m'étouffait. Elle se nouait autour de mes extrémités. J'étais immobilisé.

J'ai commencé à lui parler. Lui laisser comprendre que ce n'était plus un choix. Que ces quelques secondes qu'il gagnerait ne changeraient pas l'issue. Le ballon s'accrochait à sa réticence comme à maintenant mon torse tout entier. Ses nœuds ne se défaisaient pas. Des traces rougeâtres commençaient à parsemer ma peau. La corde me tranchait presque.

Son emprise, voulue éternelle, finit par se relâcher dans la plus grande hésitation. Un à un, il défit les nœuds. Commença par mes doigts, mes pieds, mes mains. Puis les bras, la tête, les jambes, le cou. Ce fut pour la poitrine plus difficile. Il voulait retenir mon cœur plus longtemps que possible, le sentir battre encore. Je lui ai soufflé un dernier baiser.

La corde glissa autour de mes doigts, les serra dans une étreinte finale et se fit tirer par le ballon qui rejoignait, hésitant, les deux autres en attente. Ils oscillèrent sous le vent froid dans un dernier adieu, s'attachèrent ensemble et commencèrent leur ascension. J'ai soufflé un bon coup.

Je l'avais persuadé de me laisser m'envoler. Minuit.

•

Dans une chambre grise, un homme abîmé, veillé par son épouse et son fils, eut un spasme à en briser l'âme. Son souffle, pourtant régulé par les machines, s'épuisa. Les autres technologies l'entourant s'affolèrent dans un grand bruit. Elles criaient l'alerte, hachant le cœur de la mère et son petit. Ils ne pouvaient que regarder les individus masqués faire leur possible.

Le jeune garçon s'accrochait à sa mère comme s'il allait tomber. Elle partageait son état, chancelante, maladroite. Leurs visages inondés. Ils avaient froid malgré leurs corps collés et la pièce chaude. Leurs cœurs étaient vides.

Une silhouette translucide, imperceptible à l'œil nu, s'éleva du corps. Les machines se turent. On n'entendait plus que la tristesse des vivants. Le corps invisible s'approcha des deux éplorés et s'enroula autour d'eux. Ils se sentirent inexplicablement réchauffés, rassurés. L'âme déposa un baiser sur chaque tête avant de s'effacer doucement vers le haut. L'amour se déposa en eux.

Deux sourires à travers les larmes.

**Évelyne**

Lorsque  
les saisons  
défilent  
sans moi

## L'automne.

En ce matin d'automne, je me prépare les mains tremblantes pour cette nouvelle aventure. Des années que je façonne ce rêve, il est enfin temps de le réaliser. Cet instant auparavant si lointain est aujourd'hui présent. Les températures sont basses pour un mois de septembre, mais il n'est pas question de se faire remarquer par une tenue inappropriée. Ce sera donc ma chemise blanche à manches longues et ma jupe à crayon bleue marine, offerte par papa. Il serait si fier. Effrayé sans doute de voir sa fille partir pour cet endroit si éloigné de celui qu'il a connu. Mais qu'importe le départ, le chemin en vaut toujours la peine. Il est vrai que les avenues de Manhattan sont bien différentes des sentiers de ma Caroline natale, mais comment ne pas s'émerveiller de l'agitation des ouvriers et hommes d'affaires s'apprêtant à construire un monde ? M'en allant vers ce nouvel endroit tant imaginé, mais dont les murs ne me sont encore pas connus, je me concentre sur mes idées.

Nous ne saurions bien vivre avec le passé,  
Si nos envies enfouies par nos destinés,  
Ne réveilleraient jamais notre réalité,

C'est en notre pouvoir de prendre notre présent,  
De contrôler les vents qui règlent notre temps,  
Il n'est plus qu'à nous de choisir ces sentiments,

Pour que notre vie rêvée ne soit que futur,  
Que nous avons tant imaginé par murmures,

Mais qu'avec courage nous atteindrons à coup sûr.

Le sentiment d'être à un endroit qui m'a attendu est si présent qu'il m'est presque nostalgique. Loin de paraître simple, cette journée a pourtant tout l'air d'avoir été faite pour moi. Arrivée dans cet endroit étranger, je m'avance vers un homme au costume trois pièces qui ne semble pas m'attendre. Après une courte présentation de moi-même d'un ton faussement assuré, il me guide vers ma nouvelle vie. Les femmes sont en minorité et cachées derrière d'imposants bureaux aux quantités impressionnantes de papiers. Le bruit des machines à écrire résonne dans l'office et me rappelle que la pression endurée méritait réellement le travail accompli. Tout me paraît nouveau et peu ordonné, et pourtant est venu le moment de construire à mon tour ce que je ne pouvais qu'autrefois envier.

Venant la fin de la journée, je me dirige au plus vite vers la première cabine téléphonique. Il faut que papa soit au courant des moindres détails. Mes mains toujours tremblantes, cette fois-ci d'excitation, tournent le cadran. Il sera si heureux de savoir que les journaux disent vrai sur le monde des villes.

La sonnerie s'arrête, quelqu'un décroche. Papa ? Un homme à la voix bien plus grave que celle que je connais répond. Puis soudainement, le sentiment d'un monde qui se dérobe sous mes jambes, d'un bruit sourd empêchant mes pensées de se formuler. Hier encore nous étions dans les marais alors qu'il me félicitait pour ce nouveau projet. Le regard au sol, je ne vois que les feuilles séchées se faisant piétiner par les passants. Tout continue de tourner autour de moi, et pourtant, ce seul instant aura rendu tant de choses si différentes.

Ne t'en va pas,  
Je ne saurais faire sans toi,  
Tout est maintenant changé,

Qu'aurais-je pu faire pour l'éviter ?  
Soudainement, le temps me prend,  
M'empêchant de respirer.

Le souffle coupé,  
Rien ne peut me consoler,  
Qui aurait pu me faire croire,

Que ces absences dans ton miroir,  
Finiraient par tout rendre si noir ?  
Les souvenirs semblaient dormir,  
Mais finissaient pourtant par fuir.  
Tout paraissait si grand devant,  
Que nous en oublions l'avant,

Il s'agissait pourtant d'un océan,  
De larmes et de chagrin,

Dont nous pouvions voir la fin.

## **L'hiver.**

L'hiver est désormais présent. Loin des couleurs accueillantes de mon arrivée, la blancheur des neiges est devenue éblouissante. Je ressens le calme d'un endroit que je ne reconnais pas. Un silence intérieur que je ne peux identifier s'affronte avec l'agitation des vents extérieurs.

Je ne distingue plus ceux que je croise dans les rues.  
Je déambule à travers ces ombres en me perdant dans mes pensées. Ne m'a-t-on jamais dit que les rêves ne sont pas les mêmes lorsqu'ils sont réalisés ? Devrais-je revenir où tout a commencé ? Mais cet endroit existe-t-il toujours ? Je trouve à terre, un vieux papier gribouillé amenant à mon esprit des mots que je ne peux laisser aller ;

Avoir toujours souhaité partir là-bas,  
Mais sans penser que je ne te reverrai pas,  
Maintenant, plus que ça n'a d'importance,  
Je suis ici alors que tout le monde danse.

Je remarque peu à peu que les mois passés sans toi laissent une trace que je ne soupçonnais pas. Cette nouvelle vie n'avait pourtant pas été imaginée à tes côtés, mais l'absence de possibilité de te voir un jour ici résonne comme une incapacité à avancer. Je me demande alors si cet instant n'était jamais arrivé, aurais-je remis en question toutes mes vérités ? Avais-je le droit de rêver ? Imaginer de grands moments quine concernerait que moi ? Ces questions présentes m'abandonnent sans voix. Reconsidérant mes choix, je me souviens cependant des premiers émois. De ce rayon de soleil lorsque celui-ci s'était enfin levé. Quand ta main dans la mienne, tu m'as montré comment marcher.

## **Le printemps.**

C'est ainsi que le printemps revient sans crier gare, que les cerisiers retrouvent leurs fleurs et que les oiseaux chantent sur des branches d'arbres bercés par une douce brise.

Comme une renaissance de ton absence, je marche chaque matin un peu plus déterminée pour construire cette nouvelle vie, commencée l'automne dernier. Et bien que l'espoir de te voir ici ce soir ne puisse devenir notre vérité, je construis peu à peu ma nouvelle réalité ;

Il ne suffit pas de vouloir pour le pouvoir,  
Mais lorsque le temps arrange les idées,

Pour aligner les savoirs au fond de nos mémoires,  
Il est alors possible de tout imaginer,

Au combien les rêves façonnent notre armure,  
Nous poussant dans nos convictions futures,  
L'âme acharnée, guidée par des espoirs enivrés,  
Loin de notre idéal, semblant pourtant si vrais.

Je me suis éloignée dans mes pensées, marchant dans ces endroits que tu aurais tant aimés. Tu n'es plus près de moi, et c'est ainsi qu'il soit. Et malgré que l'inscrire sur une feuille de papier ne pourra jamais guérir, les maux que même mes mots ne peuvent décrire, ces souvenirs me renvoient un peu de ton sourire, me faisant comprendre ce qui t'a fait partir.

Tout cela me renvoie à la vision de la liberté, que tu aimais comparer au bonheur de s'évader. Tu pensais souvent que partir vers l'horizon était synonyme de sensations. Il est peut-être vrai que lorsque cela est fait, nous atteignons des sommets. Tout laisser partir sur ces chemins comme s'il ne restait que demain.

Je regarde autour de moi en réalisant les étapes accomplies. Cette place n'est sûrement pas celle que l'on m'aurait donnée, ou encore moins celle que je me serais attribuée, mais ma détermination aura finalement eu raison de ceux qui ne m'auront pas écouté. Les rêves effraient ceux qui ne peuvent pas voir grand. Mon souhait n'a jamais été de partir, mais plutôt de venir là où les limites ne se voient pas.

## L'été.

Mais alors que le soleil brille comme nous ne l'avons pas vu depuis des mois, que l'on a repris une habitude de se promener sans heure, une chaleur particulière vient entourer mes humeurs. Loin d'être celle qui sort du cœur, je me sens soudainement seule, seule au milieu d'un monde, pensant à combien tout a changé en cette unique seconde.

Alors que le ciel s'était enfin bleuté, des nuages de plus en plus bas viennent s'alourdir à leur tour. Je les regarde, constatant qu'il a suffi d'un instant pour les rendre si lourds. Impuissante, je regarde la pluie brutalement tomber.

Je ne veux t'abandonner comme cela pourrait être pensé,  
Mais cet instant me montre que je ne peux continuer.

M'efforcer ne ferait qu'effacer les souvenirs que tu m'as laissés,  
Il est alors temps de permettre à mon cœur de s'apaiser.

## L'automne.

Cette année m'aura changée. Mes rêves d'avant ne le sont plus, ayant fait grandir en moi, une impossibilité de rester là. Cette absence aura éveillé les silences de ceux qui sont encore présents. Pour que cela ne se reproduise pas, je laisse derrière moi ce qui me paraissait l'idéal autrefois. Je quitte ces bureaux qu'il y a un an avaient l'air si grands et si bruyants. Je regarde ces centaines de papiers auxquels personne ne prête finalement attention et passe devant celui qui m'avait, mon premier jour, accueilli. Il n'attendait pas mon arrivée, mais laisse finalement échapper un sourire. Cela marque le dernier instant où je me suis sentie vue dans cette ville que je ne reconnais plus. Je reprends alors ces rues qui ne me sont plus inconnues et emporte des souvenirs pour ne pas avoir l'impression de fuir. Je recroise ces ouvriers et hommes d'affaires qui ne me paraissent plus déterminés. Leur regard absent d'une vie qu'ils ont pourtant construit dans la ville des possibles. Ils ne me semblent pas plus vivants que les feuilles mortes qu'ils écrasent, se dépêchant de retourner à leur foyer. Ces feuilles jonchées au sol servaient il y a peu à nourrir un arbre qui, l'hiver approchant, n'en a désormais plus besoin. Je m'interroge alors sur la vérité de cette ville, peut-être finalement inventée. Les hommes sont-ils à la ville ce que les feuilles sont aux arbres ? Peut-être servent-ils à nourrir un système les rejetant en fin de compte pour se protéger du monde ?

Je dépose mes bagages au pas de la porte d'entrée, prête pour un nouveau départ difficile à avouer. Je rejoins demain ceux que j'avais dû auparavant convaincre. Mais qu'importe,

il ne tient finalement qu'à moi de choisir la direction de mon prochain chemin. Ainsi, pour ce dernier soir, j'écris ces mots pour inscrire l'ultime au revoir ;

Je m'en vais là-bas, le regard porté au loin,  
Où tout avait commencé sans pourtant ne  
sembler bien,  
Une impression oppressante dont seul un départ  
pouvait prendre soin.  
Tout est maintenant si différent,  
Comme une distance nous rapprochant,  
Je retransverse le continent, en chérissant l'avant.

**Elodie**

# Un rêve arraché

## 1

Je sors du métro, repoussée par une désagréable bourrasque qui m'accueille dans l'austère ville grise. Mes pas s'accompagnent de mes battements de cœur incertains ainsi que de la chorale anxieuse de mes pensées qui se bousculent. L'orchestre de mes pires idées joue sans se taire.

Je perds pied devant une jeune fille parlant frénétiquement au téléphone, les yeux en larmes. Elle poursuit sa route ; j'en fais de même.

Elle me fait penser à moi hier alors que je tentais vainement de convaincre Simon d'oublier ses responsabilités professionnelles pour venir à ce satané rendez-vous. Il tenait à m'accompagner, mais un imprévu au travail avait changé les plans initiaux. Mes larmes et mes supplications n'ont pas suffi à le faire flancher ; sa droiture et son éthique de travail ont gagné. Mes reproches l'ont pourtant atteint. Je l'ai vu à travers son regard meurtri. Les dernières semaines, il avait fait de son mieux pour m'appuyer. Il avait été présent à chaque seconde, me rassurant de ses douces paroles et de sa présence calme. Son absence me paraissait comme un mauvais présage.

Me voilà donc seule à parcourir les derniers mètres me séparant de la clinique. Il me faut une demi-heure afin d'accumuler le courage nécessaire pour entrer. Je rejoins avec hésitation le bureau de la secrétaire.

— J'ai un rendez-vous d'urgence au nom de Valérie Auver.

Elle me regarde avec un doux sourire que je peine à lui retourner. Sa gentillesse ne suffit pas à me calmer. Je prends place sur l'un des nombreux sièges de la salle d'attente. Le temps s'égrène lentement alors que je cherche infructueusement à me distraire en comptant les tuiles au plafond, celles au plancher et les allers et retours des patients autour de moi.

— Valérie Auver ?

Prise d'un sursaut, je me tourne vers la docteur Martin. Elle me demande de l'accompagner vers la salle de consultation. M'offrant un verre d'eau, je suis priée de m'asseoir devant le bureau. Lorsqu'elle me croit prête à recevoir son verdict (je ne le suis pas), elle déballe les mauvaises nouvelles.

— Le traitement s'est avéré inefficace, les cellules cancéreuses se sont multipliées depuis la dernière fois. La meilleure solution pour vous serait une hystérectomie complète. Je comprends votre peine, mais votre santé est en jeu.

Elle affiche un regard désolé alors que je lui réponds d'une voix tremblante.

— Il n'y a aucune autre solution ?

## 2

Mon bras pend lourdement sur le bord du divan. Sur le sol, un énième mouchoir prend sa place. Une jolie collection de tissu usés qui restera jusqu'à l'arrivée de Simon.

J'ai mal à la tête... de déshydratation sûrement. J'ai tellement pleuré ces dernières heures que mon corps me punit. Le douloureux silement du silence a pris le dessus sur la cacophonie de mes pensées. Je suis vide de tout. Bientôt, je serai vide de mon plus grand rêve. On l'arrachera à moi au nom de ma survie. Mais survivre sans enfants en vaut-il réellement la peine ?

Je croyais vivre pour devenir mère. Je me trompais. Je suis née pour materner le vide.

Bientôt, la porte d'entrée et la voix chaleureuse de Simon résonne dans l'immobilité de la maison.

— Amour ?

Aucune réponse, le vide.

Sa voix inquiète persiste.

— Amour ? Valérie ?

En arrivant au salon, il est surpris de trouver mon corps dépérissant plus rapidement que le pronostic le prédisait. Il reprend.

— Hey... je suis là. Ça va aller, on est ensemble. Tu peux me dire ce qui ne va pas... je suis là.

Je n'ai pas l'énergie de penser, mais je lui avoue entre deux soubresauts la douloureuse annonce du médecin. L'optimiste qu'il est ne sait pas quoi répondre. Une première. Le silence

s'empare de nous, pleure à nos côtés. Son désespoir me submerge tellement que je dois me libérer de son étreinte pour fuir sa proximité. J'essuie sa tristesse de mon cou avant de me diriger vers la chambre. Seule. Vide.

### 3

J'entends sa voix à travers la porte. Il discute sûrement avec ma mère. Elle s'est inquiétée de me voir rater une pratique. Chose inhabituelle pour moi. Elle distribuait les rôles de sa nouvelle pièce de théâtre, j'étais absente.

Les heures se suivent sans sens. Hébétée au fond du lit, je suis les allées et venues de ma famille. Ma mère est partie. Simon m'apporte ce que je crois être le souper. Ça ne l'est pas.

— Ta mère t'a laissé une copie de son texte. Elle te demande de le lire... ou d'essayer.

Mon regard lourd se pose sur lui, mais je suis incapable de le regarder, incapable de voir transparaître le poids de tous les non-dits dans ses yeux cernés, incapable de supporter la douleur qui ternie son regard.

— J'ai pas envie...

Simon s'impatiente.

— Pis c'est quand exactement qu'tu vas avoir envie de faire de quoi ! ? Tu t'enfermes dans tes mauvaises pensées jour et nuit. Loin de tout le monde et encore plus de moi. Veux-tu bien

me dire ce que je t'ai fait ? Tu refuses de manger, de te laver, de vivre ! Tu fais peur à voir Val !

Je le comprends. Je suis terrifiée par mon incapacité à passer par-dessus la tristesse, par ma soif d'enfanter qui ne s'épanche jamais. Je crains le mal être s'étant installé en moi. Il m'enjoint de rester baignée dans la peine. Pire, il me souffle sans arrêt que causer la souffrance des autres couvrirait le chagrin en moi. J'ai eu des idées... je ne peux même pas les avouer à Simon. J'ai de la misère à le regarder ; je suis terrifié à l'idée qu'il découvre à quel point ma santé est grugée de l'intérieur. Je crains qu'il descelle ma jalousie à son égard. Je jalouse sa capacité à fonctionner malgré la souffrance. Je lui en veux d'être capable de manger, parler, travailler sans que la culpabilité de vivre s'empare de ses pensées ! Je lui en veux surtout d'essayer de m'aider, mais de ne jamais réussir.

Manquant de courage pour lui avouer, je souffle :

— J'ai juste besoin de temps pour... reprendre mes esprits.

Ma réponse ne le convainc pas.

— Du temps, je t'en ai donné plus qu'il le faut. Essaie. Je ne te demande pas d'oublier la douleur, mais d'apprendre à vivre avec Val.

Il hésite sur le seuil de la porte.

— En passant, ta sœur t'a invitée à l'anniversaire de Loïc.

Je lis le regret dans son regard. Il a tout fait pour m'aider, je ne me suis jamais ouverte. Son abandon était inévitable, mais je ne croyais pas qu'il arriverait si rapidement. Une larme brûlante trouve le chemin jusqu'à mon menton. Les sentences infligées à soi-même sont les plus déchirantes. Je me sens plus dépouillé que jamais, vidé de l'intérieur et de l'extérieur. Enfin, le poids de son regard me quitte, mais je ne me sens pas plus légère.

Alors, je me recroqueville sur moi-même. La vaine douleur d'une coupure m'interpelle. Le script de ma mère m'a coupé. Un élan étrange de curiosité me pousse à le prendre. Est-ce le sang qui m'attire ? Peut-être est-ce le souffle d'une autre vie qui m'appâte ou encore l'écriture raffinée de ma mère qui me console. Le texte dramatique s'ouvre à moi comme un refuge ou peut-être plus un lieu où fuir.

Un mot de la main de ma mère tache le papier. Je le lis à voix haute.

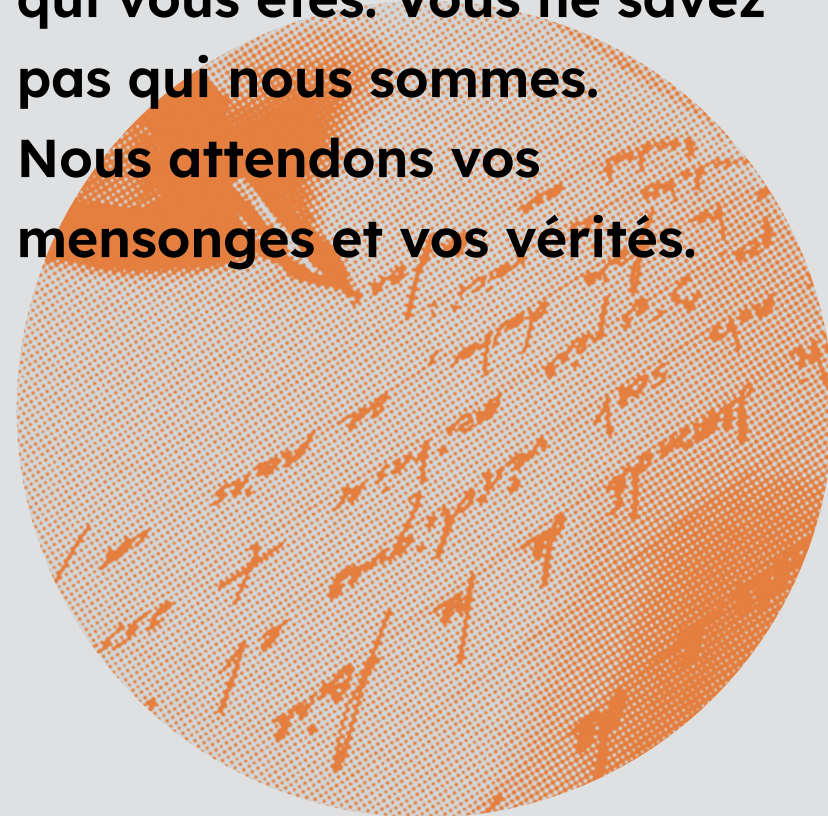
— Les esprits les plus forts s'épanouissent au cœur des souffrances les plus grandes. Tu as une volonté de feu ma petite fleur c'est pourquoi je t'ai donné le rôle de la femme la plus inspirantes que je connaisse. Maintenant plus que jamais, elle me fait penser à toi. Incarne-la comme il se doit.

La citation faisant suite au message me caresse d'un sentiment d'espoir que je ne saurais expliquer tant il est inouï.

« Au bout du compte, nous pouvons endurer bien plus que ce que nous pensons pouvoir », *Frida Kalho*.

**Laurie**

**Chaque personne que nous croisons pourrait être vous. Nous sommes au même endroit. Nous ne savons pas qui vous êtes. Vous ne savez pas qui nous sommes. Nous attendons vos mensonges et vos vérités.**



# Faut que je te dise un truc\*

extrait d'un texte de *Julia Quiroz*

Sous vos yeux ébahis,  
je vais dissoudre vos pâles boules noires qui  
traînent dans vos gorges.

Sous vos yeux ébahis,  
Je vais effiloche ces brûlantes brindilles  
cachées au fond de vos sacs.

Sous vos yeux ébahis,  
Je vais effacer les traces muettes de vos  
picotements incolores.

Sous vos yeux ébahis,  
Je vais enlever vos vieux épais tapis tout pourris.  
Mesdames, messieurs, ce soir, rien que pour vous.

**Léo**

Je suis partie depuis un mois déjà  
Sur ma coque de noix  
C'est le vent qui me pousse et le sel qui me lave  
Une forêt d'algues sous mes pieds  
J'imagine la tienne  
Je l'arroserai en rentrant

Ah, la nature, la solitude,  
Loin du boucan, du stress, et surtout du monde  
J'avais vraiment besoin de me ressourcer  
Bon, c'est l'heure d'aller chercher du bois

Je t'ai écrit plein de lettres  
Je les posterai à ma prochaine halte

Je n'ai plus rien à lui dire  
On est bien mieux les pieds sur terre

Je repense à notre dernière discussion tout le temps  
Tes mots étaient durs mais forts

Rien de mieux que la distance pour oublier

J'avais essayé de te raconter l'écume  
L'horizon, les voiles  
Tu n'écoutais pas

J'écoute les sons de la forêt  
Le chant des grillons

J'ai pêché un peu plus longtemps ce matin  
Pour partager avec toi

Une soupe de champignons pour dîner  
Et du vin pour me réconforter

J'éclaire ta photo à la lumière des phares  
Pour m'endormir

Les étoiles me couvrent de lumière  
Je me demande si elle regarde les mêmes

Les poissons ne sont pas de bonne compagnie  
Je me demande si tu as peur de ça, aussi

Y a une araignée au bas de la porte  
C'est elle qui s'en occupait

Tu te terres dans les bois  
Je me saoule de grand air

Sans elle je suis perdu  
Rien qu'un homme à la mer

**Capucine et Adnan**

Je t'offre des fleurs et un doux parfum bleu ciel.  
Je t'offre un petit bout de ce que je suis et  
une sensation amère comme le café.  
Je t'offre quelque chose et je prends tout.  
Tu m'as tout donné, mais tu n'es plus là, avec moi.  
Et ton cœur bat contre le mien, silencieux.  
Je t'offre des fleurs et une signature.

Je découpe les épines et submerge la tige  
des roses dans un pot rempli d'eau fraîche.  
Je fais le tour du pot, je m'assure qu'elles  
ne fanent pas.  
Je veux les voir grandir, mais elles resteront  
ainsi, à briller au soleil et s'éteindre avec la nuit.

Tu étais pour moi l'eau qui me fit vivre et  
celle qui s'assurait que je ne manque de rien.  
Je n'ai plus que des mots pour te dire, en silence,  
ce que mon cœur bat fort, ce que mes larmes  
oublent.  
Tu me manques.

**Julia**

Nos limites nous sont insaisissables effectivement l'absolu nous guette du coin de l'œil cherche toujours notre attention je ne sais que me résigner face à lui c'est comme une chasse aux trésors je cherche à le saisir je cherche à saisir jusqu'où je suis capable d'être et d'exister je cherche à saisir mes limites inatteignables mes viscères me le disent je veux toujours plus ne jamais m'arrêter toujours faire d'un pas acharné d'une main élancée cette chorégraphie de la vie cette danse au bord du gouffre qui échancre mon cœur le fait vivre et exploser comme un feu d'artifice.

**Nesrine**

Un tapis duveteux qui englobe mes orteils figés. Une couette chaude d'amour non partagé. Une main tiède, l'autre brûlante. Une tasse ardente pour seule explication.

La boue qui ruisselle. Une flaque d'eau poisseuse. Une jambe de travers. Mince. Des pensées floues et épaisses. Aussi épais que le brouillard de cette jungle impénétrable. Où suis-je ?

**Damien**

Lumière bleue sur yeux secs  
Cigarette sur estomac vide  
Tirer encore un peu

**Capucine**

Couché dans l'herbe, je regarde le ciel. Je vois des arbres, grands et fiers avec quelques écureuils ; un peu plus haut des oiseaux volent, comme je les envie. Ils tourbillonnent entre les nuages au-dessus de ce monstre de béton. Plus de cent cinquante mètres de hauteur, étirés à perte de vue, mais à peine deux mètres d'épaisseur. Voilà le géôlier qui nous sépare. Il n'y a que deux mètres qui nous séparent et rien qui me prouve que tu m'attends encore de l'autre côté. Mais quand je touche ce colosse inerte, au milieu du froid je ressens ta chaleur. Ta main, posée de l'autre côté, attendant nos retrouvailles avec la même ardeur que moi. Je n'ai toujours pas perdu espoir et tente tout pour retourner dans tes bras. Et même si aucun de nous réussira à changer de côté, je suis confiant qu'on se retrouvera tout là-haut.

**Adnan**

Ce sont nos images que mes yeux touchent  
Mon ventre triste avec ma bouche  
Ça fait deux jours  
Ça tirait fort  
Une compote au fond reconforte  
En attendant que tu rentres

**Nesrine**

Tes mots virevoltants me réchauffent le cœur. Qu'est-ce que j'aimerais courir à grande enjambées à Barcelone à tes côtés. Tes mots nourrissent mon bonheur. Écris-moi plus souvent.

Ta vie à l'air mouvementée. Dans son écho, elle mouvemente la mienne d'une flamme nouvelle. Merci. Un chat s'est perdu dans ma chambre aujourd'hui. Il m'a fait penser à toi.

Je viens de lire le petit bout de carton imprégné de ton âme tremblante d'hésitation. Ton cœur semble aussi humide que l'après-midi que j'aperçois au travers de cette fenêtre. Je voudrais te dire que tout va bien. Courir dans tes bras fertiles d'un bonheur éphémère. Mais je ne le peux pas. Ou du moins plus. Mon petit-fils m'a préparé une confiture à l'abricot ce matin. Elle semble aussi sucrée que les prunes flétries que j'aperçois dehors. Je suis sûr qu'elle reconfortera ton cœur perdu.

Mon corps est aussi immobile qu'une chenille sur l'Everest. Ma vieillesse a atteint de tels sommets que j'aperçois ton Soleil tous les jours. Je suis si chanceux. Qu'as-tu prévu de faire demain ?

**Damien**

Préchauffez le four à 1000 degrés  
Prendre un petit bol  
Non, un grand bol, il en faut pour tout le monde  
Versez 3 litres de larmes, ou peut-être plus !  
C'est l'occasion rêvée  
Mélangez les œufs aux promesses

Le lait au ciel  
Ajoutez des tonnes de cheveux d'anges  
Ça croustille, c'est délicieux !  
Laisser reposer, au nom de l'éternité  
N'oubliez pas le chocolat, ou moi,  
C'est à vous de décider.

**Nesrine**

Les yeux de Lucie, le ventre de Marguerite,  
les seins d'Agathe, le front de Rita, les dents  
d'Apolline, les cornes de Blandine, les larmes  
de Madeleine  
Les lames, les mouchoirs, les flammes, les roues,  
les dragons  
Ce sont les légendes de toutes mes sœurs, celles  
qu'elles ne racontent pas  
Que l'on devine seulement, dans les sourires pâles  
Dans les regards fuyants  
Je te vois bouillir, Judith, devant les hommes  
aux têtes droites  
Je te vois trembler, Elisabeth, retenant  
ton ventre qui pousse de vie  
Je te vois grandir, Jeanne, chaque fois que le fer  
est croisé  
Je te vois appeler, Sophie, tes filles arrachées

Par-delà les collines de Rome  
Une ville mystique  
Bâtie sur la douleur de Marie  
L'eau y est pure

Le pain toujours chaud  
Les animaux n'ont plus peur  
Chaque prénom est une prière  
Chaque manteau un abri  
Les grandes mains lavent les petites  
Il n'y a plus rien au-dessus

Il y a sur mon front depuis peu  
Une auréole fine  
Elle éclaire toute ma chambre et m'empêche  
de dormir  
Je sais que ma mère la voit  
Mais elle ne dit rien

**Capucine**

L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE À L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER,  
12 NOVEMBRE 2025

**Vos mots ont porté la tempête  
jusqu'à nous.**

**Le chaos en morceaux  
de papiers glissants.**

**Nous dérapons vers cette  
cinquième saison de l'année.**

**“L'ostie d'hiver”**

**Nos corps émergent  
de la montagne.**

**Envieux de votre soleil  
et de chaleur tempérée.**

**Le froid sort de sa cachette pour coller nos pieds. Nous vous laissons les traces d'une lumière atténuée. Les esprits se fauillent dans notre salle pour se réchauffer. Bien que mille lieues nous séparent, par l'amour d'écrire nous sommes lié.e.s. Ne laissons pas nos mots vous emporter dans le vent d'altitude. Rappelez-vous que les nuages cotonneux vous soutiendront toujours. Un rayon de lumière retient la nuit de tomber sur nos esprits.**



Un regard presque doux qui se positionne. Des pensées,  
qui elles, s'envolent. S'éparpille dans un univers où tes actions  
semblent m'effleurer du bout de leurs doigts tremblants.  
Tes paroles m'enveloppent tel un petit ours en hibernation.  
Je n'aime pas tout de toi. Mais j'en aime suffisamment  
pour vouloir échanger avec âme au coin de la cheminée.  
On pourrait y faire fondre de la guimauve. Croquer des  
orangettes. Rapprocher nos petits tabourets tout ronds.  
Dans ce monde que d'autres ont dessiné, j'ai décidé d'abonner  
l'amertume de mon corps à la douceur de ton touché.

**Damien**

Curiosité. Obsession. Curiosité apparente.  
Obsession enfouie. Obsession apparente ?  
Obsession éclate.  
Tu m'obsèdes.  
Tu m'appelles  
Mes tréfonds sont les tiens.  
Je te regarde.  
Ou me regarde.  
Me mélange dans tes yeux.  
Court sur tes cernes.  
Coule sur tes joues.  
Qui de nous deux n'est qu'un ?  
Arrête de m'appeler  
Dévier n'est pas mon chemin  
Vacillement forcé.  
Aidez-moi  
Personne ne veut voir ce spectacle funèbre.

3,2,1...  
Attendez  
Ne me laissez pas !  
3,2,3...  
Je n'y vois plus rien —  
— Je t'ai saisie, enfin.  
Je t'aime  
Et je veux te montrer les milles nuances  
— accroche-toi —  
Regarde, écoute, chez moi les fleurs n'existent pas  
L'ombre s'empare de tous les éclats.  
Tu sauras vite qu'ici,  
L'espoir fait trembler le froid.  
Pitié.  
Ne t'étonne pas.  
J'ai peint la peur dans leurs tableaux ;  
Jeté la tendresse par-dessus leurs épaules  
Alors,  
J'ai trempé tes yeux dans de l'acide  
Pour ne pas que tu voies.  
Et j'ai mangé ton cœur,  
Pour ne pas le mettre entre mes mains.

**Nesrine**

Je suis toujours là, je ne te vois pas. Je sais que tu es là,  
tu m'entends, tu me parles.

J'aperçois presque ta silhouette, je peux presque coller  
ma main contre la tienne. Je t' imagine. Je te construis, là où  
je ne te vois pas. Parfois, je marche, je cours, des heures

et des heures, à la recherche d'un passage. Je cherche une porte d'entrée pour sortir de mon refuge et me réchauffer dans le tien. Je façonne autour de moi un monde qui me ressemble. Mais je me sens vide. Cet espace est vide. J'attends que tu me dises ce que tu vois quand tu me regardes. Je voudrais savoir ce que tes yeux dessinent. Détruire ce fin trait qui nous tient séparés, presque alignés. On tend le fil, on s'éloigne de la virgule, on se rapproche de l'infini. Mais on sait, on le cache bien, qu'en fait... On ne sait pas. Je ne saurai jamais ce que toi seul peux voir, ce que ton cœur regarde. Mais c'est peut-être ce décalage qui m'a poussée à te dire un peu plus de moi. À te chercher un peu partout.

**Julia**

Avez-vous vu Tamien ?

Disparu depuis deux mois, il a été aperçu pour la dernière fois hier soir au dîner.

Habitué à porter un sourire, vous le retrouverez sûrement le visage vide.

Passionné d'aérodynamisme, il a souvent la tête en l'air. Cependant, cherchez au sol, dernièrement il est souvent couché.

Fan de trail et de cerfs-volants, il était principalement au parc. Mais ne perdez pas votre temps, il quitte rarement sa chambre.

Connu pour sa main verte, maintenant il noircit ses poumons.

Accompagné d'habitude par Joy et Marguerite, il traîne désormais avec Marie et Jeanne.

Ayant intégré un cursus d'ophtalmo, cela a dû conduire à désintégrer la lueur dans ses yeux. Toujours à l'allure parfaite, il fonctionne désormais au ralenti.

Jovial, solaire et accueillant, approchez-le avec mégarde, il ne contrôle plus son tempérament. Notre fils nous manque, on se réveillait au son de ses rires, on ne dort plus qu'au son de son briquet.

On ne vit que d'espoir, on demande qu'un signe de lui.

**Julia et Adnan**

Sautillant dans mes bottines pointues et ma robe froufrou à paillettes, boule à facettes et cotillons, je partagerai vos pas. Chants d'oiseaux, de rires et d'ivresse voltigent déjà autour de nous.

**Léo**

Nos regards se sont croisés, est-ce qu'il y aura plus ?

Cette fois je lui ai souri, je peux faire plus. Aujourd'hui on s'est parlé, pas grand-chose, sans plus.

On a passé une heure à rigoler, c'était bien mais je suis capable de faire plus.

On s'est pris un verre, je n'ai pas vu le temps passer, je peux quand même faire plus.

On se parle tous les jours, je peux toujours faire plus.

Je l'aime mais je n'arrive pas à lui avouer, est-ce que je peux en faire plus.

Un an qu'on se parle, je ne lui ai toujours rien dit, je dois vraiment faire plus.

Elle a une grande nouvelle à m'annoncer, c'est mon moment pour faire plus !

Elle n'est plus là, j'aurais dû faire plus.

### **Adnan**

Une peau rêche étirée. Une mâchoire tendue au possible.

Un cri, plus rien. Le bruit avait quelque chose d'agréable finalement. La nappe dans le coin doit se sentir seule.

Le vase écaillé du placard n'a pas la vie facile lui aussi.

Utilité oubliée un jour, convoitée une autre nuit. La lune est ronde, ce soir. Trop loin pour être atteinte du bout de mes petits doigts glacés. Utile, pourtant, elle l'est. J'aimerais tant pouvoir la remercier. Dans ce souvenir prolongé, pigmenté, la lune et la nappe sont les grandes oubliées.

### **Damien**

— Faut que je te dise un truc.

— Dis-moi.

— Je ne viens pas à l'enterrement.

— Pourquoi donc ?

— J'ai peur.

— De quoi ?

— De la douleur.

— Laquelle ?

— Celle de l'adieu.

— Je vois.

— Moi pas.

— Quoi donc ?

— Comment faire ?

— Ah, j'entends.

— T'entends ?

— Ce que tu dis.

— Je ne sais pas quoi dire.

— À qui ?

— À eux.

— Ceux qui sont là ?

— C'est bien ça.

— Et lui alors ?

— Qui n'est plus là ?

— C'est ça.

— Je n'y arrive pas.

— À lui parler ?

— Les mots me manquent.

— Ils t'échappent ?

— Ils sont vides.

— As-tu essayé de les remplir ?

— Oui.

— Et de ne rien dire ?

— Aussi.

— As-tu ressenti quelque chose ?

— Je pense.

— Pleurer ?

— Non, pas encore.

— T'es-tu parlé toi-même ?

- Rien ne sort.
- Apprécies-tu le silence ?
- Pas spécialement.
- Viens donc.
- Pourquoi ?
- Tu verras.
- T'es sûr ?
- Tu entendras toi aussi.
- Quoi donc ?
- Les gens chanter.
- Et donc ?
- Les gens pleurer.
- C'est triste.
- Tu les verras sourire.
- Pourquoi donc ?
- Ils ont des choses à dire.
- Les diront-ils alors ?
- Peut-être.
- Parfois les mots ne disent pas tout.
- Et s'il me faut parler ?
- Tu verras.
- Quoi encore ?
- Qu'un adieu n'a pas de forme.
- Que vais-je voir alors ?
- Je ne sais pas.

**Julia**

Tester la lumière. Allumer pleins feux.  
 Sortir du trou doucement, se dérouler  
 délicatement.  
 Assurer sa marche, pied droit et pied gauche  
 alternativement.  
 Tracer ses propres lignes le long des pointillés.  
 Prendre des ciseaux à bouts ronds et papillonner.  
 Bien étirer ses oreilles et sauter haut.  
 Se remplir goulûment puis trouver le souffle  
 des autres.  
 Vérifier l'ensemble des pièces fournies  
 dans l'emballage.

**Léo**

Je l'ai vu ! Encore ! Je te le jure.  
 Je connais ce sourire. Te l'ai-je déjà dit ?  
 Il me poursuit.  
 Mes yeux vacillent, je ne comprends plus.  
 Son regard me colle aux cils. Son visage aussi.  
 Chaque jour, chaque fois, sans qu'un moment  
 ne manque à l'appel : il me saisit de toute son  
 innocence, et m'assène de tous les remords.  
 Ses lèvres me crient « Pourquoi suis-je resté ? »  
 Alors je me tords le cœur et me pend l'Âme.  
 L'instant arrive, le verdict tombe.  
 Comme à chaque fois, il me le dit :  
 « Pourquoi suis-je resté dans ton ventre ? »

**Nesrine**

Je suis descendue très bas  
Pour trouver le soleil  
Et c'est vrai qu'il brille fort  
Dans les yeux des gens  
L'horizon se pare de rudes montagnes  
Les cyprès se confondent en clochers  
Ensemble font de l'ombre à mes hortensias  
Je pense à vous et mes mains s'engourdissent  
Un vent salé pousse mes cheveux  
Une goutte roule sur mon nez  
Qu'est-ce qu'il y a  
Entre en haut et en bas  
Mille et une prairies  
Peuplées de fleurs en boutons  
Ou des kilomètres de goudron  
Que les gens tristes piétinent  
Il y a vous et moi et les autres  
Les cyprès, les clochers, et les hortensias

### Capucine

Comme à son habitude, Lola était partie flâner dans les tranchées. Puis elle a traversé cette maison arrachée, humide et froide, pleine de cris avec un enfant planté seul sur sa chaise. Elle a contourné un square pour enlacer une vieille dame tassée sur un banc. Elle est entrée à l'hôpital pour saluer chaque patient, les recouvrant d'un drap blanc. Elle a sauté de flaque en flaque jusque chez elle. Elle a retiré ses yeux à l'entrée, pour passer au souper.

Flâner  
Serrer  
Recouvrir  
Contourner  
Sauter  
S'arracher  
Souper

Léo

De ces regards,  
L'impression je façonne  
Sous ces sourcils penchés  
Intrigue illumine et rayonne  
Les mains,  
Tendues au sens  
Les lèvres  
Pendues d'essence  
Après cette heure,  
Elles questionnent  
« De quel saule sortent ces pleurs ? »

Nesrine

Province de Sichuan. Le ruissellement du vent souffle dans les entrailles d'une grotte. Une grotte brumeuse et sombre, remplie d'une profondeur verdoyante de mystère. Le silence m'enveloppe de sa crainte infondée. Tel un insecte enrobé de fil, je condamne peu à peu mon corps à l'étreinte mortelle qui m'appelle. L'angoisse. L'eau résonne de son échos

sourd, ce soir. Mes pas hésitants s'enfoncent dans cet espace minéral et aqueux. Une flaque. Des chaussettes mouillées. Un frisson qui parcourt mon corps du bout de son nez. Un rayon se disperse sur les cristaux de granite. Bientôt, son reflet atteint mes pupilles alertes. Dans cette sphère imparfaite qui m'abreuve de ces irrégularités, mes doutes m'abandonnent et mon cœur se libère. Au creux de sa main, la nuit guide mes angoisses de ses constellations. Des constellations enivrantes et exagérées. Depuis tout ce temps, j'écoutais la radio de ma mémé.

**Damien**

Pardon d'être mort  
Merci d'être là  
Pardon, vraiment, c'est pas fait exprès  
J'ai glissé un peu vite  
Je suis tombé un peu fort  
J'en ai pris un peu trop  
J'ai nagé un peu loin  
J'ai conduit un peu saoul  
J'ai aimé un peu  
Beaucoup  
C'est beau ici  
Mais on s'ennuie  
Vus d'ici, vous êtes tout petits  
Tout en noir brillant, charmantes fourmis  
Vos têtes basses fuient mon regard  
Mais pardon, je vous l'ai déjà dit  
Je vous enverrai couchers de soleil

et astres filants  
Pour le souvenir  
C'est comme ça qu'on fait  
Je crois

**Capucine**

C'est l'heure. Elle se concentre et ferme les yeux. Les mains posées sur la table — dans la nuit — dans le salon. Yeux fermés. Elle respire fort. Elle entend le parquet grincer. Elle entend la pendule. Elle espère qu'il sera là.  
— Tu m'entends ?  
(Silence)  
— Je voulais te dire...  
...T'as oublié tes chaussettes.

**Léo**

**À vous qui êtes inconnu-es,  
Vous avez tenté de nous  
écrire, mais nous n'avons  
jamais reçu vos épistoles.  
Elles se sont égarées dans  
l'eau salée de la mer qui  
nous sépare, cachées  
dans un dossier nuagique.**

**Le faisceau dans la pénombre  
Nous vacillons telle des ombres  
Dans nos écrans nous sommes  
un collage  
Surmontant les décombres  
armées des mots que l'on  
partage  
S'accrochant au fil tendu  
entre nous  
Pour devenir tout ce qu'il y a  
de plus doux**



# Absence

Je  
Ne  
Suis  
Pas  
Fou.

On me le répète constamment, mais je sais pertinemment que je ne le suis pas. Je ne suis pas ce personnage qu'on peut se permettre d'enfermer dans une case. Je ne suis pas celui qu'on refuse d'écouter sous prétexte que les mots qu'il prononce sont ceux de la démesure et de l'irrationnel. Je sais que j'ai raison. Laissez-moi vous raconter, avant que vous ne fassiez comme tous les autres, hausser les sourcils et passer votre chemin en m'ignorant.

Je sens encore cette présence insolente au-dessus de mon épaule. L'adrénaline qui court dans mon corps dans l'espoir minuscule de pouvoir me sauver. La peur de ne pas savoir où aller, alors que sa salive coule le long de ma nuque. Le dégoût de se sentir comme la proie d'un chasseur beaucoup trop cruel pour me relâcher. Ils aiment jouer avec leurs victimes. La boule dans mon ventre qui m'empêche tout mouvement de peur de se faire déchiqueter. Ma vue embrumée par le manque de clarté, qui ne fait que s'intensifier à mesure que son souffle se rapproche de ma joue. Son ongle, aiguisé comme une lame qui remonte la peau de mon dos, rieuse de pouvoir me découper à sa volonté. Le son de sa respiration infâme, entrecoupé de souffle rauque, incapable de s'exprimer. Retenue par une faim insatiable que je m'apprêtais à combler. Sa simple présence remplissait mes poumons d'une fumée noirâtre, remplaçant l'oxygène par la crainte de se faire

dévoré. Mon cœur qui bat si fort que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine pour prendre congé de l'anormalité de la situation. La pression qui recouvre mes muscles pour les empêcher de faire le moindre micro-geste.

Il allait me dévorer comme un enfant dévore son goûter. Avec appétit et un malin plaisir à tourmenter l'esprit de cette pauvre cible. Je pensais qu'il n'y avait pas pire que de se faire tuer. Maintenant je sais que c'est faux. Je le sais, parce qu'il ne m'a pas achevé. Au contraire. Il s'est retourné. C'est alors que j'ai vu sa figure. L'enfer me paraît un doux supplice à côté de cette vision. Un effroi sans fin s'est emparé de moi, achevant le reste de ma santé mentale. Mon esprit s'est brisé, miroir tombant de son cadre pour se répandre sur le sol. Le son de sa voix était ignoble, provoquant sur son passage des acouphènes qui me hantent aujourd'hui encore. Son visage changeait à mesure qu'il s'approchait. Tantôt ma mère, tantôt mon père. Je me disais que ce monstre ne pouvait faire qu'imiter mais non. Lorsqu'il a pris SA peau, j'ai compris. Il s'agissait de mon châtement. De mon enfer personnel. De toutes les formes possibles, il a pris la SIENNE.

Mon premier et dernier amour.

L'être que j'aimais plus que tout.

Il l'a pris lui.

Et d'une voix froide, il a tué mon esprit comme j'avais tué tant de corps.

« Pour toutes les vies que tu as prises, je ne prendrai pas la tienne. Je veux que tu vives en doutant de ma venue. Et que jamais personne ne puisse te croire. Qui croit les fous après tout ? »

**Thaï**

Le bouquet de roses me semble plus léger que la dernière fois. Et que la fois d'avant. Que toutes les fois.

*Depuis combien de temps vais-je chez la fleuriste, chaque mardi après-midi, à seize heures pétantes ? Peu importe. Avec l'habitude, le bouquet est toujours placé au même endroit, tout au fond de la boutique, entre un plant de cyprès et un bouquet de myosotis. On pourrait même penser qu'il s'agit du même : quatre roses rouges, six fleurs d'absinthe, trois œillets un peu fanés. J'aime bien cette boutique, tenue par une mère de trois enfants qui ne voit, malgré elle, pas les années passées. L'ambiance me plaît, calme, légère, la patronne n'est pas très bavarde, surtout depuis qu'elle sait pourquoi je viens, que c'est pour Emma. Ça me convient, cette tranquillité, cette bulle fleurie qui ne laisse passer que des échos du monde extérieur trop criards.*

Avant sa mort, je ne m'étais jamais rendu compte à quel point les autres pouvaient être bruyants. Elle seule comptait. Les voitures. Les chiens. Les gosses. *Taisez-vous. Taisez-vous.* Le soleil du jour anime les cœurs autour de moi. Les fronts suent, les caprices pour une glace suivent. Moi, je suis intouchable, sous mon costume noir repassé. Je n'ai pas chaud, je n'ai pas soif. Personne ne se soucie de mon contraste dans ce décor festif

pour un rien. Ils font leur vie. Je fais la mienne. Ça me va, je crois. Mes pieds m'ont conduit d'eux-mêmes, au gré du vent, jusqu'à ma destination d'aujourd'hui. Celle du mardi. *16h14.*

Je ne prends même plus la peine de lire la calligraphie de la stèle. *À quoi bon ?* Je dépose mon bouquet sur le marbre, celui de la semaine dernière a été enlevé. *Pourquoi ? Pourquoi n'ai-je pas le droit d'honorer sa tombe de manière permanente ?*

Habitué par l'odeur du cimetière, celle des fleurs et celle de mes larmes, je ne sens rien. Pas même lorsqu'un bras traverse mon torse. Je reconnais ses mains. Je reconnais son souffle.

*Emma.* Emma est là. Mais elle ne me reconnaîtra pas. Son bouquet de chrysanthèmes recouvre le mien, disparu. Ses pleurs résonnent au son de son deuil, surpassant le muet de mon chagrin.

Elle me pleure, sans que je puisse lui faire savoir que je suis là, que je l'ai toujours été.

**Déborah**

Eidolon  
*Antonius*

J'ai erré entre moults mondes, chassé des dieux morts, abandonné mon esprit à la folie, artisan de merveilles et d'horreurs, carcasse brisée, dont la mission qu'il s'est lui-même imposée le dévore petit à petit.

Et pourtant, tu demeures à mes côtés, spectre de mon passé, idée qui jamais ne m'a délaissée. Je t'ai pleuré et pourtant le cruel destin, dieu de tourmentes et d'aubaines s'amuse à faire apparaître le nuage de ton souvenir en moi.

Lorsque j'écris, tu te glisses dans l'encre coulante et obscure de ma plume pour t'y immiscer, je peux t'y voir, entre les tons de blancs et de noir, à la limite imperceptible de l'encre séchée et du papier me riant de ton sourire d'ivoire.

Lorsque je chasse ces créatures de cauchemar dans mon éternelle croisade, tu te déploies comme une biche, agile et évasive, ou un oiseau fuyant vers le firmament que je peine à voir. Mes yeux me font défaut dans l'action et pourtant je le sens, ce frisson qui me parcourt le corps, le fait vibrer un orchestre d'opéra dont tu deviens le maestro effréné. Cette mélodie des plus sinistres et glaçantes, qui manque de faire perdre à mes muscles leur vigueur et menace mon cœur de se figer pour une éternité de vide.

J'aimerais pouvoir te définir, remettre en forme ce que tu es mais comme tous mes souvenirs, tu n'es qu'une chose abstraite, même les muses, de Calliope à Terpsichore parvenaient à se manifester concrètement chez Homère ou chez les artistes du romantisme. Pourtant, même si j'essayais de te peindre il n'existerait de technique picturale ou de peintures au pigment suffisamment intense pour que la toile alors vierge, ne devienne la plus somptueuse des œuvres d'art de son temps. Tu te plais à me croire Delacroix ou Cabanel si adeptes dans les portraits et les scènes, mais je ne suis qu'un enfant prenant pour la première fois le feutre imbibé pour esquisser avec maladresse une forme simple.

Le plus cruel de tes tours est celui de ton emprise sur mon esprit, la tourmente avec laquelle tu le chatouilles, sa volonté parfois de vouloir inverser mon regard vers l'intérieur de mon crâne pour t'y voir, mais tu as été habile en te cachant dans celui-ci, car on ne peut y voir. On ne peut y toucher. On ne peut que s'y soumettre.

Tu peux te prêter au jeu de croire que j'en souffre par la peur que m'inflige tes messes-basses. Mais ton souvenir me rappelle également un temps plus agréable, plus simple, celui que l'on romantise et duquel on se languit par mélancolie, un sentiment des plus beaux qui revient par moment quand je suis adossé à un arbre et contemplant un paysage aux fastes beautés. Il me rappelle qui je suis.

Comme elle est cruelle, cette idée, toi, qui me suit depuis que ce qui en est à l'origine n'est plus.

Incapable de te donner forme, je pourrais au mieux te donner un nom, mais celui-ci si je l'avais, je ne te le dirais pas, il est en effet ce qui me permet de ne pas te succomber.

**Antoine**

## Le goût d'une ère sucrée

Je l'attendais comme d'habitude devant le parc de jeux, un sachet de viennoiseries à la main. Il faisait toujours beau à ce moment-là. La brise de début de matinée soufflait les feuilles et ses cheveux. J'étais toujours positionnée devant la poubelle de l'entrée, puis l'on se mit à faire le chemin

ensemble. Je sentais toujours la chaleur de sa main étreindre la mienne. Je commençais à manger mon croissant, elle préférait le garder pour plus tard. Ce courant frais emportait nos discussions et nous dirigeait tantôt devant chez elle, tantôt devant l'école, tantôt devant l'hôpital. C'était toujours dans cet ordre. Le vent se montrait plus frais que d'habitude depuis quelques semaines, même sa main ne suffit plus. Et avec le début de l'automne, le zéphyr amer nous emportait dorénavant devant cette roche parmi tant d'autres ; Celle où j'y dépose ce croissant tant chéri.

**Kevin**

# Manque et deuil

C'est la première fois que je vois un corps sans vie. Je ne devrais pas m'étonner de la sévérité de son immobilité ; pourtant, je ne peux m'empêcher de comparer ses traits à ceux d'hier, ceux aux mouvements infimes dont je n'avais pas encore conscience. Ceux qui s'effaceront de ma mémoire. Leur absence est artificielle, un masque de cire mal fait aux traits si familiers, un simulacre qui ne me trompera pas. Sa main est froide contre la mienne malgré les dernières heures passées au creux de mes paumes. La chaleur se perd ; elle quitte mon épiderme pour disparaître quelque part entre lui et moi, ce quelque part intangible qui nous sépare, ce quelque part qui me semble être un vide que je ne peux franchir, une cacophonie d'un silence insoutenable.

Sur la table marmoréenne, les bougies lui offrent un linceul d'une chaleur cruelle, intenable. Chaque flamme qui vacille fait l'effet d'une respiration soudaine, d'une paupière qui tressaute, d'un muscle qui se crispe. L'idée fugace et futile de réchauffer son corps avec le feu me traverse, épine ardente qui se logerait dans nos tissus, une que je ressentirais plus que lui, tant pis. Si je peux à nouveau caresser sa peau brûlante, je me bercerais d'illusions pour que la vie coule à nouveau dans ses veines. Si je pique ses nerfs, pourrais-je ressentir les soubresauts d'une vie qui n'est plus ? Si mes ongles perforent son épiderme blafard, son sang sera-t-il frais et ardent ? Coulera-t-il sur mes doigts pour qu'il fasse partie de moi à jamais ou est-il déjà trop tard, coagulé, solide, comme la crypte que je porte en mon sein ? Peu importe, mes jambes ne me répondent plus ; je suis à demi-mort, incapable d'assez d'amplitude pour éprouver mes théories désespérées. Bientôt je serai tout aussi rigide que lui. Tant mieux.

À mots murmurés, je lui offre une pénultième litanie, prière offerte au seul en qui j'avais foi, seule divinité que j'honorais de mes lèvres, de mes mains, de mon corps, de mon âme. Suppliant à l'autel calcifié de celui qu'il était, je m'imagine tendre les mains vers le brin effiloché tenu par les Moires, leur arracher des mains, leur hurler qu'il est mien, qu'il est trop tôt, que c'est injuste, qu'il est ma seule religion, ma seule raison de vivre, que je ne peux pas vivre sans lui, que je donnerai ma vie pour la sienne si seulement j'en étais digne. Je ne bouge toujours pas. Mes doigts tressautent sur les siens ; là où ma peau résidait, la sienne est encore froide. Je bouge et j'entends mon corps se rompre. Étendue sur lui, la différence de température me semble infime. Si je parviens à creuser un chemin entre ses côtes, peut-être mon cœur pourra-t-il battre pour deux. Peut-être cessera-t-il de battre. Peu importe, au moins je ne serai plus seul.

**Matt**

Il y a eu toi — une photo sépia que j'ai trop longtemps regardée, comme un souvenir que j'ai trop longtemps gardé. Dans les secrets des décombres de mon cœur, une respiration comme inspiration nouvelle à tous les mots que j'écrivais, comme un pansement sur les plaies à vif d'une mère qui ne m'a pas aimé, mais qui a su me façonner assez pour que tu puisses glisser tes doigts sur les courbes que je n'ai jamais su apprécier. Dans les restes d'années passées, véritables vestiges d'une cité engloutie par les eaux, j'étais Atlantide et tu étais ma splendide, la magie d'idylle comme un leurre du temps, des heures. Peau de malheur qu'écrivait encore Balzac sans honorer un tantinet la joliesse de tes traits. Dans les méandres

abyssaux d'une âme cannibale, nourrie exclusivement de toi à défaut de te faire Roi — régnant pourtant sur tous les foyers sans toit que je maintenais de mes bras, que je défendais encore, sans foi, ni loi. Il y a eu toi — présomption de présence spectrale qui reconfortait encore comme une caresse, comme une foule en liesse et des milliers de cris déposés sur mon lit, entre les draps souillés d'une solitude mouillée. Il y a eu toi et il y a eu moi. Avant. Pendant. Après. Dessin au fusain s'effaçant sous la pluie acide de ton absence, la Faucheuse comme seule compagne à mon errance. Perdition d'un navire ayant noyé son capitaine, l'âme en peine, l'étendard couleur de haine. Sombre expérience ne trouvant ta présence que dans le goût de l'absence, les dards du manque enfoncés dans la poitrine comme une hymne aux bourdonnements incessants. Il y a eu toi, puis les acouphènes de ta voix comme mémoire à tout ce que tu ne seras.

**Sam**

Le vent se lève dans une torpeur que je ne connais pas. Les larmes sur mes joues coulent sans jamais s'arrêter, avides de montrer à Acherontis qu'elles ne se tairont plus. Mon cœur est lourd de cette absence qui m'enivre de chagrin chaque seconde qui s'écoule, las de ne plus battre assez pour réchauffer mon être. Malgré l'étreinte du dieu de la mort, rien ne pourra plus jamais fermer la plaie béante en mon sein, hurlant et agonisant de cet abandon si cruel. Cris stridents qui s'échappent d'un être qui ne peut plus se cacher dans tes bras lorsque le monde devient trop lourd à supporter. Parce que tu n'es plus là.

Le vent se lève dans une torpeur que je ne maîtrise pas.  
Mes respirations s'effacent et se lassent de n'être plus qu'une lente souffrance. Rien ne peut te ramener à moi, et rien ne peut m'emmener à toi.

Le vent se lève, et je ne peux plus penser à mes jours loin de l'Hadès, loin de toi. Je te cherche encore dans les rires de mon enfance. Je te cherche chaque jour, courant contre la tempête dans l'espoir de pouvoir entendre tes mots. Et chaque nuit je pleure contre le sein de celle qui t'a enlevé. Mort cruel qui m'a emprisonné dans un quotidien que je ne peux contrôler, me rappelant ma propre mortalité. Vie si fragile qui peut disparaître d'un simple souffle.

Reviens moi, parce que le vent a cessé de se lever. Reviens moi, parce que je ne peux plus supporter ton absence. Je ne supporte pas le silence que tu as laissé derrière toi. Je ne peux plus supporter de voir ton corps vide loin de ton âme, se brisant chaque jour un peu plus.

L'appartement remplis de fumée qui ne fait que m'égarer, illusion factice de vie qui ne fait que s'éteindre chaque seconde un peu plus.

Reviens moi papa, parce que sans toi je ne me sens plus capable de continuer.  
Reviens moi, avant que le jour se lève, me rappelant que j'existe toujours.  
Reviens moi, parce qu'un jour je serai heureux sans toi.

Douleur qui s'enfuit lentement de moi. Mais sans elle, qui suis-je ?

## Ôde à Thanatos

Tes bras autour de mon cou, supportant ma douleur et mes cris. Chaleur du voile que tu déposes sur ma peau gelée. Doigts qui glissent le long de ma joue, chassant mes larmes et mon amertume. Parcourant les plaies béantes qui siègent fièrement sur ma chair, tragique rappel quotidien des offrandes d'une vie incompréhensible. Flottant entre les courants de mon désespoir, tu m'invites à goûter chaque seconde à la beauté de mon être éphémère. Ailes protectrices qui forment un cocon autour de mon cœur, le protégeant de lui-même. Envie de finir ce que je n'ai même pas commencé. Le besoin de retrouver le réconfort d'un chez soi, qui n'est nulle part ailleurs que dans tes bras.

**Thaï**

Son reflet ne lui renvoyait que l'image d'un corps défectueux.

Pourtant, en apparence, tout allait bien : sa féminité perdurait, sa nouvelle coupe au carré lui convenait très bien, disait son entourage, son mari lui murmurait toujours l'étendue de sa beauté. Elle voulait y croire, qu'est-ce qu'elle aurait voulu réussir à y croire...

Mais, leurs mots ne suffisaient pas aux siens. Cette douleur sourde ne manquait pas de l'isoler. Dans une dépression, disait-on, celle de l'après. *L'après...* il n'aurait jamais dû en avoir un. Elle se voyait déjà l'aimer jusqu'à son dernier souffle.

Elle ressentait déjà la fierté qu'elle allait ressentir au fil de son évolution. Elle avait passé toute la durée de leur cohabitation à le chérir, à choisir avec précision la teinte de sa chambre, un jaune un peu pâle mais pas trop... Elle avait même appris à tricoter pour que son petit ange de décembre n'ait jamais froid.

*Décembre...* maintenant, on était en avril, ou en mai, elle n'en savait rien. Tout ce qui compte, c'est qu'il n'aurait pas froid, plus jamais, ça, elle en était sûre, parce qu'elle le savait... il était toujours là. Dans son cœur, la majorité du temps, c'est pour cela d'ailleurs qu'elle avait du mal à reprendre son souffle. De temps en temps, il arrivait même qu'il descende jusqu'à son bassin, d'où son mal de ventre, c'était parce que son petit démon titillait sa patience.

Puis, le vestige de cette nuit-là l'étranglait. Cette fois-ci, elle ne pouvait vraiment plus expirer. Elle n'allait pas mourir, non, ça serait trop simple, ça serait trop beau. *Son petit garçon avait-il, lui aussi, autant souffert ?* Cette question l'obnubilait, parce que cela faisait certes d'elle une mère, mais une mère atroce. Une mère qui n'a même pas pu défendre son fils contre ce monstre qui lui a enlevé, contre elle-même.

Une larme hurla sa perte. C'est tout ce qui lui restait pour se rappeler de lui : son corps traître, rempli d'eau, rempli de vie. Alors, elle hurla, jusqu'à ce qu'une flaque s'écoule sur son corps, la seule preuve de vie qu'elle pouvait encore concevoir.

**Déborah**

C'était un soir d'automne, Jeannot marchait sur le trottoir. Les lampadaires, tel un cortège processionnaire, éclairaient faiblement le pavement au sol. Il faisait froid, il n'y avait pas âme qui vive. Les maisons, telles des ombres menaçantes, siégeaient là, des deux côtés de la rue, avec un bout de jardin entre.

Adossé au lampadaire, une ombre semblait attendre quelqu'un, ou quelque chose. Plus Jeannot s'approchait, plus le malaise le submergeait. Arrivé à sa hauteur, l'ombre se redressa dans toute sa splendeur. Un long drapé noir l'enveloppait, elle se décala au milieu du trottoir.

— Mais qui est donc cet étrange personnage qui me barre la route, le soir, par un froid pareil ; c'est ce que vous pensez Jean ?

— Qui êtes-vous ?

— Ne le ressentez-vous pas ?

Sans le voir, il sentait le sourire de l'ombre.

Cette ombre le dominait d'une tête et demie.

Un étrange sentiment le traversait, ses boyaux semblaient bouger, se contorsionner, la gorge serrée, une envie de boire, chaud à la tête, il voulait fuir.

Mais malgré toute sa volonté, il sentait l'emprise de cette ombre sur lui.

L'impression que quelque chose, il ne savait quoi, s'était passé.

Puis, comme si la voix résonnait dans sa tête :

— Alors ? Ce n'est pas bien important, tu comprendras plus tard. Si je te dis Carnot... Carnot Michelin.

Avec une pointe d'humour dans la voix.

Ce nom...

Il n'arrivait plus à parler, sa gorge... si sèche. Il ne savait plus quoi penser. Un spasme, le corps commençant à trembler, les joues douloureuses, un profond sentiment de tristesse. Comme si un train venait de lui passer dessus. Voulant demander ce que cela signifiait, il le remarqua.

Il était seul. Dans le froid.

Le regard perdu dans le vide, ses jambes se dérobaient, secoué.

### **Benjamin**

Je me demande où pouvait-elle bien être en ce moment-même...

Sûrement à bord de cette funeste embarcation, guidée par le nocher fantomatique, le passeur d'âme. Peut-être aperçoit-elle à l'horizon la magnifique Jérusalem céleste qui surplombe le firmament... Alors que là où elle est, traversant les limbes d'ivoire, le poids de ses fautes pèse sur ses frêles épaules.

La Mort l'a emporté, comme l'on souffle sur une bougie. L'obscurité tombe, une maigre volute de fumée monte dans la pénombre.

Son absence est affreusement douloureuse. En mon for intérieur, un vide se creuse chaque jour,

un vide qui devient un gouffre sans fond dans lequel mes larmes se perdent sans un bruit.

Je me surprends à chercher son visage dans la forme des nuages, à entendre la mélodie de son rire dans le bruissement des arbres. Mais par-dessus tout, je cherche la chaleur de sa présence et de ses étreintes dans un lit sépulcrale.

Chaque soir, je sanglote, inconsolable. La dysthymie s'est posée sur mes épaules comme un sombre linceul. Ce vide que tu as laissé et qui grandit, qui grandit — dans lequel je m'enlise...

Attends-moi, ma douce... Je viens te rejoindre...

•

Mort, dans ton étreinte glacée je m'endors,  
Sur mes paupières closes, tu déposes des baisers d'or.  
Parce que tu es la promesse d'un songe éternel  
Je tire ma révérence, je fais mes adieux solennels.

Mort, j'ai senti sur mon épaule ta douce main,  
J'ai tout de suite compris : il n'y aurait pas de lendemain.  
Je m'abandonne à toi, sitôt que tu me fais roi.  
Et du commun des mortels, tu fais l'ordre et la loi.

Je viens à toi, douce Mort —  
Aux yeux d'or —  
Sans regret.  
Maintenant, je m'endors.  
Je quitte mon corps.  
Ailleurs — avec toi — je m'en vais...

### Lorenza

Watcher marchait dans les rues vierges de toute vie, la nature y avait repris une partie de ses droits, d'épaisses racines avaient fait craqueler le bitume et déplacé les pavements. Derrière le masque, il fixait chaque recoin de l'endroit, de la « dernière » ville ayant subsisté aux bombardements et à la montée des sables.

Il lui semblait éthéré, cet Éden, ces Champs-Élysées d'ordinaire mythiques qui s'étaient fermement ancrés dans la réalité, dépassant ce simple statut d'invention. Et en son sein, il trouvait une forme de paix, il la sentait au fond de son être, la fin de ce voyage pénitent.

Arrivant dans ce qui était probablement autrefois un square ou un petit parc au cœur de la cité désormais immobile, figé dans le temps, il vit, trônant au centre, un cerisier en fleur. La scène lui semblait sortir des tableaux impressionnistes, ou de ces films de romance et de poésie.

Dans un mouvement léger il laissa couler son sac à dos le long de ses bras jusqu'à ce qu'une seule de ses mains

ne le tienne. L'on aurait cru voir là Sisyphe parvenant enfin à amener le rocher en haut du mont des impossibles.

Devant l'arbre, il se laissa tomber, jambes croisées et fixa l'arbre un long moment, le vent se glissant dans ses cheveux. De sa main gantée, il retira le masque qui si longtemps l'avait protégé, du sable, de la poussière, des tempêtes et des agents pathogènes, pour le poser à côté de lui.

Glissant sa main gauche dans la poche intérieure de son manteau, il en sortit un médaillon. Il l'examina un moment, les dorures qui le composaient, les fines gravures végétales, puis l'ouvrit.

Au sein de ce médaillon était conservée une petite photographie qui n'avait pas été décolorée par la morsure du temps. Sur cette dernière figurait trois personnes, deux hommes et une femme, le premier était brun avec de longs cheveux et une barbe épaisse, l'on devinait clairement qu'il devait être amateur de musique et moto. Le second lui, avait les cheveux noirs, comme la femme à côté de lui, vêtu d'une chemise à carreaux verte et elle d'une chemise blanche surmontée d'une veste en cuir. Derrière l'on pouvait distinguer une pyramide de verre de grande taille. Les trois souriaient, un moment euphorique, arraché tout droit de l'Eubée.

Watcher inspira, puis laissa s'échapper un long soupir, comme si un fardeau lui était retiré des épaules.

« J'avais promis que je te trouverais un bel endroit où tu pourrais regarder la beauté du monde et toi, vieil ami... j'ai tenu mon engagement, je n'ai pas laissé tomber. Vous savez...

c'est étrange, la ville est morte comme toutes les autres dans le monde, et pourtant j'ai l'impression d'être paisible, comme cette fois où je disais qu'être au milieu des ruines antiques à Athènes ou à Mycènes m'apportait une sérénité jamais trouvée, une sorte de nostalgie d'un temps que l'on ne connaît. Je vous la répétais souvent à toi Alexandre et à toi ma chère et tendre.... Ha ha... vous me manquez vous savez, terriblement.

Quand l'Embrasement a eu lieu, vous m'avez été arraché par le sort, par les bombes. Tout me dépassait, la guerre, la crise environnementale, le désert qui montait... tout n'avait plus aucun sens.

J'en voulais au monde, une colère terrible tant face à l'injustice que j'avais vécu qu'à vous, pour avoir péri si éhontément... mais je me rends compte que c'était face à ma propre impuissance que je brûlais avec la fureur d'un millier de fils du soleil.

L'exode forcé en masse vers une Méditerranée asséchée sans vous a fait naître en moi le sentiment de solitude, de mon cœur jaillissait les flots de la tristesse et de la tourmente. Une souffrance plus grande encore que de se prendre une balle dans la jambe ou dans le ventre.

Si le corps cicatrise rapidement, il est bien moins aisé de le faire pour l'esprit, la plaie ne peut jamais être pleinement cautérisée.

C'est pourquoi j'ai choisi d'abandonner, si le monde n'avait plus de sens, pourquoi en aurais-je aussi. Je me suis prêté au jeu de la survie, je suis devenu reclus, charognard, ermite... ou juste fou.

J'ai fui les restes de l'humanité. Ironiquement je n'arrivais pas à me délaissier de ce médaillon, de cette photo, même lorsque je chassais pour du carburant, histoire que la voiture aille un peu plus loin la prochaine fois.

J'ai tué oui, mais était-ce pour vivre ? Vivais-je seulement ? Non, je dépérissais, je ne faisais qu'attendre l'inévitable, le moment où Thanatos viendrait me récupérer dans son voile noir.

Mais j'ai rencontré Samira, vous l'auriez adoré, elle n'a pas grandi à notre époque, notre monde n'est pas le sien et tout comme nous avant elle, ne peut que voir les restes d'un passé.

Et pourtant, je me suis pris d'affection pour elle, je l'ai laissé pénétrer dans mon esprit, noyé les plus noirs de mes sentiments, j'ai retrouvé de l'amitié, comme au temps où vous étiez là. »

Au même moment, il sortit de son sac un gobelet en aluminium et une bouteille d'un vin de haute qualité, en versa dans son gobelet, qu'il but d'une traite. Il détestait l'alcool mais cette fois-ci, il lui parut nectar.

« Je me rends compte que je souhaite encore vivre, vous n'êtes peut-être plus là, mais votre souvenir si, je dois apprécier ce que j'avais pour mieux chérir ce qui est en face de moi non ? J'aime à croire que lorsque Thanatos vous a tous deux présenté à Hadès et Perséphone, ces derniers vous ont accueilli avec bienveillance, comme si vous étiez de vieux amis. En cela, je vous offre ma libation, ce vin, comme il était coutume chez les Anciens. Pardonnez mon égoïsme, mais

j'aimerais que vous attendiez encore un peu avant ma venue à vos côtés. Le crépuscule de ma vie, en était en fait l'aube dissimulée. »

**Antoine**

Dans ces rêves éveillés, je pense à cette ville qui dort, drapée de son linceul brumeux. Pourtant, il fait froid, ici, dans les rues où je fuis les formes de mes angoisses, la gauche de ma droite, le haut du bas. Je ne sais plus où aller. Ces quelques lueurs qui m'embrassaient jadis ont ternis dans le bleu de cet endroit. Je les entends t'appeler au coin de mon oreille, ces illusions qui jonchent ma pensée. Je revois cette entrée, ce couloir, ces escaliers où les chimères ne daignent mettre les pieds, par peur d'elles aussi disparaître. C'est au pied de ce lit, dans mon sanctuaire des souvenirs, que les derniers rayons évanescents réveillent les premiers rayons de mon cœur. C'est au pied de ce lit, à l'aube d'une ère nouvelle, que je te revoie dormir. Et je pose sur cette joue le seul baiser qui ne me fait pas t'oublier.

**Kevin**

L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER À L'UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE,  
6 DÉCEMBRE 2025

**Nous arrivons à notre fin.  
Nous reprenons, découpons,  
trions, montons.  
Nous façonnons.  
Sans savoir quoi après.**

**Tous les morceaux de nous  
sur des petits papiers,  
en colonnes. Le travail est fait,  
les adieux sont proches.  
N'oubliez pas vos chaussettes,  
dehors il fait froid.**

**Nous vous donnons  
rendez-vous.**



**Show, don't tell**

Depuis plusieurs heures, il se tenait assis dans un fauteuil en velours vert, un journal posé sur les genoux. Dans sa main, une blonde pendait mollement au-dessus d'un cendrier de cristal ciselé. La fumée de cigarette formait des arabesques fantomatiques dans le silence du salon. Suite à son hiératisme prolongé, un épais voile de poussière s'était formé sur ses épaules tombantes et son pyjama patiné.

Il observait l'agitation extérieure avec détachement. Le vacarme du trafic, des klaxons, des sirènes de police, et le rôle des égouts n'osaient pas déranger la lassitude dans laquelle Charles s'était drapé. Sur la fenêtre, la pluie, les phares et les feux tricolores se diluaient dans une toile abstraite et morose. En bas de la rue, deux ivrognes se bouscullaient et les riches hommes d'affaires trottaient jusqu'à la station de métro.

Charles se leva avec lenteur et traîna les pieds jusqu'à son cabinet en bois. De la main, il ouvrit la petite porte sculptée et saisit un verre à glaçons. Il déboucha négligemment la bouteille de whisky et versa l'alcool — promesse d'une léthargie à bas coût.

Il était déjà bien anesthésié, le Charles. Prostré depuis quarante ans dans un état généralisé d'indifférence — *en phase terminale disaient les spécialistes*. Il était insensible à la politique actuelle d'Eisenhower, aux enjeux économiques de son temps, rien de très important — *se disait-il*. Il dédaignait la guerre, les films à l'affiche et le dernier single de Frank Sinatra.

Cette pause interminable qu'était sa vie s'étirait encore et encore, une inertie qui résonnait entre les tics du pendule

et le sifflement de la plomberie. Il était las de son emploi au Daily News, las de porter un masque monochrome et prétendre être Charles Wilson, rédacteur en chef de la rubrique sport. Il avait tout simplement la flemme de jouer un rôle atone.

Il avait lui-même inhalé le chiffon chloroformé et somnolait sur l'instant présent. Les jours, les heures et les secondes s'écoulaient passivement, jusqu'à atteindre un état de stase incurable.

Charles retourna s'asseoir dans le fauteuil en velours vert. Il était profondément blasé par la vie qu'il avait mené jusqu'à présent. Un mal bien connu de l'homme moderne, qui fait de lui un spectre marchant et pensant.

**Lorenza**

Il attendait dehors. À l'intérieur, le couloir devait faire une trentaine de mètres, il y avait de la lumière.

À l'extérieur, il pleuvait. C'était un de ces lundis en automne, tout gris, avec de la pluie ; l'air, le sol, le goudron sentant l'humidité.

Il était midi, tout le monde sortait de classe pour aller manger, il y avait généralement une grande affluence à cette heure-ci.

Aujourd'hui ne fit pas exception.

De là où il était, sous la pluie, entouré de monde, il pouvait voir que c'était bondé à l'intérieur, pire qu'ici.

Il jetait des coups d'œil sur la messagerie de son portable dans l'espoir de voir un de ses amis lui demander où est-ce qu'il était. Il regardait à droite, à gauche, devant, derrière, en se dressant sur la pointe des pieds. Il ne voyait que des visages inconnus, au mieux il en avait déjà croisé dans les couloirs.

Malgré son blouson, il avait froid, il ne savait pas s'il devait garder son téléphone dans les mains, au cas où, ou s'il était préférable de rentrer les mains dans les poches. Il avait l'impression d'être tendu, « comme s'il avait un balai dans le cul » aurait dit son frère.

Il commençait à ressentir de la soif, une grosse soif, une boule dans sa gorge commençait à se former.

À moitié dans ses pensées, il remarqua que la foule commençait à avancer, ils faisaient entrer de nouvelles personnes.

Il jeta à nouveau un coup d'œil autour de lui. Il voyait des groupes d'amis qui discutaient, qui riaient.

La foule avançait toujours, des éclats de rire grave, suivi d'un mouvement, montrant que certains se chahutaient.

Ça poussait...

Il se sentait tout petit, comme si la foule allait l'engloutir.

**Benjamin**

Je ne sais plus, je ne sais plus si mes yeux te regardent encore, toi, crasse de mon cœur, aussi collante qu'immonde, qui joue de ces sentiments purs comme l'on tortillerait ses cheveux, comme l'on tordrait l'âme de quelqu'un, ahhhh pourquoi te nourris-tu de mes peurs, de ma gentillesse, de ma tendresse pour la recracher au visage comme une boule de temps méprisable, suintante d'hostilité ?

Tu restes dans ce cœur comme un parasite se nourrissant de cette vulnérabilité qu'est le péché d'Adam, et tu restes dans ma gorge comme un fatras putride de mots indélébiles et infectes, amalgame de rancœur, et tu restes dans ma tête comme cette brume invincible qui se colle à moi, qui dévore mes rêves et mes songes à tout instant de la journée.

Pars. Pars de cet endroit qui t'as toujours été interdit.

**Kevin**

Le ciel se noircit avec une lenteur surhumaine. Le temps se suspend, se brisant, se brimant de n'être assez puissant pour effacer les erreurs d'un passé trop lourd pour être ôter des épaules des malheureux qui doivent le subir. La lune de sang s'approche, éclairant de son rayon de feu les ruelles sombres de la ville. Une ville fantôme depuis trop longtemps déjà. Pourtant, une âme résiste. Éternelle âme qui navigue à travers les décombres de ce qui était autrefois un chez soi, mais qui aujourd'hui n'est plus qu'une ombre effacée d'un tableau.

Ses yeux se posent vers le ciel, alors que ses pas le conduisent à travers une rue abominable. Les bras s'entassent, se collant à la peau, mendiant de l'attention qui leur est pourtant refusée. Les pas de l'individu solitaire se pressent pour éviter les tâches au sol, les doigts flétrissant et recroquevillés par une nature assez peu clémente. Dans le silence nocturne, il saute, il se décale, il évite avec attention chacune des présences. Il ne manquerait plus que ça. La fraîcheur de la nuit vient titiller sa peau, redressant ses poils dans un frisson digne du souffle de la mort. Le sourire aux lèvres, il se presse. Il contracte son corps au rythme de la mélodie muette qui n'a une place que dans sa tête. Il danse, avec la liberté qui lui est offerte. Un misanthrope, livré à lui-même, n'ayant pour seule compagne que la solitude bénie que le monde lui offre.

**Thaï**

Elle est dans les feuilles caressées par les élans prodigues d'un zéphyr assoupi, dans l'inhalation viscérale de la terre qui se soulève, dans les racines d'un arbre à peine planté qui cherchent la pluie. Il est à peine tangible, ce pissenlit dont les pétales s'envolent, tournoient, dansent et virevoltent au gré d'une mélodie chuchotée par le bruissement de l'herbe grasse encore nourrie par une rosée diaphane engorgée des rayons du matin. Elle est dans le brouillard froid, épais, qui se cristallise en une multitude de diamants coruscants sur le sol givré, dans les traits de lumière perçant la canopée, carreaux bienfaiteurs aux pointes mordantes, et dans le rôle au creux de ta gorge tendue que la lune berce en son sein. Elle est sous ma peau, cette langue enflammée qui m'explose

les rotules lorsque je me mets à genoux, mes mains sur ton corps comme un autel, mes doigts enveloppés par un calice dont je suis seul à boire, Saint Graal que tu m'offres comme une divinité charitable ayant eu pitié de mon pèlerinage sans fin, sans but, sans satiété. Ma chair comme piété fidèle, droiture d'une âme qui t'appartient, qui est tienne à bercer au creux de tes paumes. Elle est dans les perles nacrées que j'offre pour parer ta peau. Elle est dans mon souffle court, mes mains tremblantes, mes jambes flageolantes, dans chacun des tressautements de mon cœur quand tu me tends ton sourire. Elle est dans chacune des pierres que je pose sur notre chemin, chapelle dressée en ton honneur que seul toi pourrais réduire à néant. Elle est tienne, pourvu que tu me regardes, rien qu'une seule fois.

**Matt**

# Relations épistolaires

## Lettre à quelqu'un

« Le ciel était clair ce jour où tes fleurs m'ont parlé. Elles m'ont conté la beauté, la tristesse, l'empathie, mais bien entendu, je n'ai fait que les entendre sans en sentir leur parfum capiteux. En voici une écriture bucolique, et je l'espère, qu'un jour je pourrais à nouveau les entendre fleurir de leurs plus beaux pétales, quand le temps en sera plus propice. Le plus original, et je le pense, c'est que ta voix me rappelle la Cosmos Cuivrée, pleine d'une émotion qui n'est qu'unique en son genre, peu importe le genre. Je te souhaite, comme les tournesols, que tu sois toujours le radieux qui illumine les vies. »

## Pour Sherbrooke

« Cher correspondant,

Afin de mieux me connaître, je m'en vais te conter quelques anecdotes qui me concernent. Pour commencer, sache que j'adore cuisiner pour les gens et innover dans des recettes originales... parfois un peu trop, au point de faire des lasagnes au chocolat et au bœuf par exemple (qui est, à ma grande surprise, étrange). Tu apprendras aussi que je suis un grand romantique. Certes j'ai encore un peu de retard sur les plus grands Casanova du siècle, mais mes mots charment toute personne... même les personnes un peu plus âgées... voir un peu trop. Au final, la dernière chose sur moi que je pourrais te raconter, c'est que je suis un timide sans gêne, capable du meilleur comme du pire, mais dans la plus grande timidité bien sûr, il ne faut pas que j'entre dans la case des extravagants (ces gens sont fous, je ne le suis pas encore je crois).

Après, j'ai pu peut-être ajouter une petite coquille dans mes anecdotes, mais je ne sais plus de laquelle il s'agit. À toi de découvrir »

## Lettres à quatre mains

« Coucou Mélodie,  
Je sais que ça fait pas longtemps depuis le moment où l'on s'est vue, mais que veux-tu, ce matin ne m'a évidemment pas suffi. Ça fait longtemps que mon cœur n'a plus connu le calme et le repos... en fait si, mais mon rythme cardiaque a sa propre conscience, je ne peux rien y faire. Pour la première fois, j'ai vécu comme une personne normale :  
Quand je m'arrêtais, ce n'était plus pour reprendre mon souffle 100m passés, mais pour te regarder sautiller de joie ;  
Quand je respirais fort, je ne sentais plus le handicap m'étreindre, mais seulement ton étreinte autour de mon cœur.  
Quand je fermais les yeux, je ne voyais plus l'éclat du très haut m'appeler, j'étais juste éblouie par la lueur bleutée de tes iris.  
J'espère qu'à nouveau, ce soir, mon cœur puisse à nouveau battre normalement et qu'il ressente cette chamade.  
- Signé J »

« Cher Jonas,  
Je dois bien t'avouer que ta lettre m'a fait doucement sourire. L'amour est un sentiment qui nous frappe sans que l'on ne puisse agir. On marche dans la rue en pensant à rejoindre nos groupes d'amis, on réfléchit aux sujets que l'on va aborder avec eux, et dans le détour d'une rue on croise Cette Personne. L'espace d'un instant on s'imagine toute une vie à ses côtés, je le sais, cela m'est déjà arrivé. Mais il faut que tu saches que

cela n'est pas toujours réciproque ! Jonas, je ne te connais que depuis peu, je ne sais même pas d'où est-ce que tu viens ni quelle est ta couleur préférée. Je ne veux pas que tu te fasses de faux espoirs. Jonas, je ne suis pas intéressée.  
- Signé M »

Kevin

## 2 vérités, 1 mensonge

Bonjour,

Au cours de ma longue et merveilleuse vie, il m'est arrivé de nombreuses aventures, certaines plus folles que d'autres, comme vous le verrez dans ces trois anecdotes que je vais vous présenter. Certains diront que j'ai enjolivé les faits, d'autres même penseront que j'ai tout inventé, mais je vous assure que tout ce que je vais vous raconter est vrai.

Quand j'étais petit, j'ai vu des fantômes, ou peut-être était-ce mon imagination qui m'a joué des tours, quoi qu'il en soit, cela m'a marqué à jamais. Tout cela a commencé un jour, alors que j'habitais encore dans un appartement avec ma famille. Je m'en rappelle, c'était le soir, et avec mon frère nous avions regardé *WALL-E* sur l'ordinateur familial. À la fin du film, dans le salon, j'ai vu une bande de monstres, de fantômes, ils étaient blancs et volumineux. Ils avaient l'air d'être une bande de copains, mais vous savez ces groupes qui se moquent des autres, qui persécutent les plus innocents, ils avaient l'air de bien rigoler, je les trouvais menaçant.

Je ne me rappelle plus comment cela s'est exactement passé, mais je me suis rapproché d'eux, peut-être m'ont-ils attiré à eux, et lorsque je fus à leur niveau, l'un d'eux me pinça le nez. Cela peut paraître assez ridicule quand on s'imagine la scène, mais à trois ans, c'est vraiment traumatisant. Quelques années après, lorsqu'on a déménagé, j'ai retrouvé ces fantômes, on m'a à nouveau pincé le nez.

Il y a quelques années, à chaque fois que je sortais de la douche, mon corps était recouvert de fines plaques qui disparaissaient au bout de vingt minutes. Mes parents, inquiets qu'ils étaient, m'ont fait passer chez le médecin qui m'a prescrit un rendez-vous chez l'allergologue. Les séances se sont enchaînées sans que le professeur ne sache réellement quelle était la cause de mon malheur. Sous la recommandation d'un oncle, mon père m'a emmené chez un magnétiseur. Elle avait installé son cabinet directement chez-elle. Passé le petit portail, on arrivait dans une petite cour avec un chemin menant jusqu'à la maison en pierre. Lorsque je vis enfin la femme, en comparant avec le style de la maison et sa profession, je ne pus m'empêcher de faire le rapprochement avec ces histoires de sorcières qui aident les pauvres villageois en échange d'une petite compensation. À l'intérieur, elle nous fit monter à l'étage jusqu'à son bureau, un bureau qui ressemblait plus à la pièce d'auscultation chez le médecin qu'à un laboratoire de sorcière. Elle me demanda de me lever et de me placer face à elle afin qu'elle mesure mon énergie, puis elle me fit m'installer sur le lit, la table ou que sais-je, on retrouve cela chez le médecin pour s'allonger, vous voyez sans-doute de quoi est-ce que je parle. Que l'on soit bien clair, avant cette séance, jamais je n'aurai cru à toutes ces pseudo-sciences à deux balles, pour moi ce n'était que de la poudre

aux yeux. Ainsi, quand elle passa ses mains au-dessus de mon corps, je pensais ne rien ressentir, comme pour ceux qui sont insensibles aux spectacles de mentalisme. Mais à ma grande surprise, j'avais l'impression qu'elle tirait quelque chose de moi, comme de l'énergie. En ouvrant les yeux je voyais bien qu'elle ne me touchait pas, elle passait juste ses mains au-dessus de moi et elle faisait comme si elle tirait des fils d'énergie hors de moi. En remarquant cela, je ne pouvais m'empêcher de sourire, comment une telle chose pouvait fonctionner, comment cela pouvait-il exister ? Tout ce en quoi je croyais me semblait incomplet, toutes ces histoires de fantôme, de magnétisme, ça existe !

C'est en faisant n'importe quoi qu'on devient n'importe qui. Rémi Gaillard est sans aucun doute le montpelliérain le plus cool et le plus connu au monde. Grâce à ses vidéos Youtube cumulant des millions de vues chacune, il a su imposer son identité sur internet. La majorité, si ce n'est l'entièreté de ses vidéos, ont été réalisées à Montpellier. Quand j'étais petit, je n'allais pas souvent à Montpellier. À vrai dire, à quelques exceptions près, je n'allais à Montpellier que pour le Zoo et l'Aquarium, j'allais très peu souvent dans le centre. Un jour, dans mes souvenirs il n'y avait que moi et mon père, mais ma mémoire doit me jouer des tours, nous nous sommes garés dans un grand parking et avons emprunté le tramway. Il faisait froid ce jour-là, nuageux, je ne me rappelle plus de la raison de notre aller à Montpellier, mais nous nous sommes arrêtés à la Place de la Comédie. À chaque fois que l'on va sur cette place, que cela soit aujourd'hui, ou il y a dix ans, on rencontre de nombreux artistes jouant d'un instrument, chantant, dansant peut-être aussi ; ce jour-là, c'était un homme avec une cornemuse qui faisait son spectacle. Même si c'était peu,

l'artiste avait réussi à rassembler quelques passants, certains filmaient, d'autres regardaient juste, sourire aux lèvres. Ce que cet artiste avait de particulier, c'est qu'il ne portait pas de pantalon, il était cul nu, mais surtout, le plus important, le plus notable, c'est que cet homme était Rémi Gaillard, notre montpelliérain international. Qui d'autre que lui pourrait faire une chose pareille ?

**Benjamin**

*Verdun, 15/11/1941*

Chère Jessica,

Cette semaine j'ai reçu une lettre de notre fils. Il m'a affirmé t'avoir vu entrer dans la maison de Jean le Riche. Il m'a dit qu'il t'avait serré dans ses bras. Peux-tu m'expliquer ce que cela signifie ?

Dans cinq jours on va m'envoyer sur le front. Je devrais cogiter par rapport à la bataille qui nous attend. Mais tout ce à quoi je pense, c'est à cette tête de veau et à toi ! Toi que j'ai pris pour épouse. Crois-moi, si je reviens en vie, et je reviendrai, tu ne t'en tireras pas comme ça.

Parole de Martel

*Frank Martel*

17/11/1941

Frank,

Cela fait bientôt 3 mois que les choses vont mal entre nous, et pour couronner le tout, tu pars sans avoir la certitude de revenir, tu penses vraiment que c'est une situation vivable pour Timothé ? En tout cas elle ne l'est pas pour moi, et c'est pour ça que je pars Frank, je te quitte. Jean a toujours été là pour moi, quand je n'allais pas bien ! Il me protégera de toi, il protégera mon fils, son fils qui l'a déjà encensé. Lui est là pour nous, pendant que pour toi, il n'y a que l'armée qui compte. J'en ai marre de pleurer en cachette à cause de toi.

Adieu Frank. Tu n'étais qu'une raclure.

*Ton ancienne épouse*

PS : J'ai déjà revendu ma bague à un gageur, tu devrais faire de même, tu auras peut-être besoin d'argent en enfer.

**Benjamin et Kevin**

# Romance, entre distance et rupture

## Description des sentiments

Je contemplais la ville depuis le très haut de cette tour. Tout paraissait si petit et si large en même temps, comme ces tapis de jeu pour enfant où l'on voit la ville depuis les cieux. J'avais tout, l'argent, la gloire, la notoriété. Mais tout paraissait si gris, même ce soleil de printemps. Du gris en une kyrielle de nuances, rien que ça. L'argent s'était offert les couleurs et les avait privatisés pour finalement les ranger dans le tiroir, à côté de la paperasse des actions immobilières. C'était la première fois qu'on me tenait tête de la sorte, cette gardienne du bosquet, sans-le-sou fantasque qui plus est. Comme si quelques arbres et buissons en moins allaient changer quelque chose à sa vie. De toute façon, j'ai les pleins pouvoirs sur cette ville, qu'est-ce qu'elle pourrait faire, me jeter des cailloux ? Et pourtant... je n'y arrive pas. Ce serait juste l'affaire de deux trois appels et tout est remplacé la semaine d'après. Et pourtant... Ce téléphone me semble si loin. Non, il est à portée de main, si seulement je faisais l'effort de le prendre. Je n'ai jamais aimé le gris, l'antracite déprimant de la routine et du monotone, le gris neutre qui a toujours continué sans prendre en compte l'avis des autres, le gris du costard du mardi matin qui sent le Dior et le double expresso. Je connais ses nuances par couleur, et je déteste ça. Mais cela fait des années que je n'ai plus vu de vert, le vrai, celui des allergènes derrière la vitre, celui qui protège par ses milliers de petites feuilles du grand jaune, le vert qui emplit les yeux des bienveillants et des amoureux de la nature. Lui aussi, ça fait longtemps que je ne l'ai plus revu. Je veux revenir à cet endroit, les couleurs me manquent. Peut-être que ce sont les couleurs de son âme qui me manquent le plus.

**Kevin**

## Romance à quatre mains

À l'époque où *Apolia* voulait encore de moi, Lyria nous chantait des légendes qui perpétuaient dans nos différents mondes féeriques. Je me rappelle de chacun de ces moments, que j'ai chéri pendant si longtemps où ses notes résonnaient si forts dans nos cœurs, à moi et à mes sœurs, que des chants entiers de coquelicots fleurissaient.

Depuis mon bannissement, les souvenirs se font flous, l'harmonie de nos contes m'est étrangère, dans cette Terre faite de ferraille.

Pourtant, quoique je fasse, l'écho de l'un d'entre eux ne quittera jamais mon âme, le plus niais de tous ne cessera de bousculer mes rêves.

*L'amour.*

Quoique les humains en disent, on ne choisit pas l'amour, c'est lui qui nous choisit.

Aujourd'hui, j'ai rêvé. Comme hier. Comme il y a 100 jours. De la même manière. De la même odeur. Du même son. De la même douleur au cœur.

De la même personne. Hantant mes nuits depuis la fin de mon immortalité.

Oui, avant que l'on me chasse de mon propre royaume pour m'enfermer dans une terre qui

n'en est pas une, Lyria aimait nous chanter les vérités, dont un fait simple : Cupidon adore se mêler de nos rêves.

Lyria m'a menti. Encore. Ce n'était pas Cupidon, c'était pire.

Plus cruel encore. Je l'ai senti au timbre de sa respiration, à la dureté de sa posture, à l'obscurité de ses démons. Un homme cruel, qui ne cesse de me hanter, que je ne cesse de penser, de chercher, depuis que je me suis brûlée les ailes.

**Déborah**

Parfois, je pense à celle qui m'est passé sous les doigts.

Quand je ferme les yeux, j'entends le roulement des chars, le tir des balles, les cris, et mes paupières fermées laissent tout de même passer la lumière vive et soudaine des flashes de mon appareil.

Était-elle là ? Quelque part entre les ruines et la mort, entre les pleurs et le sang, serais-je passé à côté d'un rire ? D'une caresse ? D'un parfum floral de jasmin qui me reste ancré en tête, peu importe mon odorat en perdition ?

Ce serait une femme, je pense avec certitude, grommelant vaguement quelque chose manquant de politesse lorsque Céline m'apporte mon plateau repas. De la soupe. Encore.

Putain. Si c'est la même chose demain, je me casse en ville dans un restaurant et tant pis si les infirmiers de garde me cherchent. Ils peuvent hurler mon nom dans tout le quartier mort s'ils le veulent, je ne reviendrais dans ma chambre que quand j'aurais l'estomac rempli de quelque chose qui peut s'apparenter à de la nourriture et pas de la bouillie sans goût.

Bref, une femme donc. Les hommes ont leur utilité mais manquent cruellement d'un certain quelque chose que je ne saurais pas nommer. Intelligence émotionnelle, peut-être. Souriante, pour contraster la grimace constante que je peins sur mes lèvres chaque matin. Douce, dont les courbes viendraient assouplir et lisser les angles acerbés que je peine à camoufler. Gentille. Parce que Dieu sait que les résidents en ont déjà marre de m'entendre râler sur les activités, les accommodations, la nourriture, le personnel, le couvre-feu infantilisant et j'en passe.

Quelqu'un qui saurait apprécier la beauté et l'esthétique de ce qui nous entoure, celle dont je ne parle pas parce que personne n'a envie de m'entendre m'extasier sur la lumière parfaite du rayon de soleil sur le ficus de la salle commune. Celui qui n'existe qu'éphémèrement, de 15h14 à 15h20. Quelqu'un que je pourrais prendre en photo pendant qu'elle fait autre chose, qui comprendrait que je ne sais montrer ma dévotion que dans le silence de mon art.

Mon repas terminé, je traîne des pieds jusqu'à ma chambre et me rends compte qu'on y a déjà ajouté le lit qui accueillera ma future colocataire temporaire. Avec un soupir, je rassemble les quelques affaires qui traversent la séparation invisible que j'ai tracée dans mon esprit. Frontière existante qui ne

rassure que moi. Mon pays et le tien. Mon espace et le tien. Un conflit déjà en cours avant même l'arrivée de l'opposition. Déformation professionnelle dira-t-on.

15h10. Je vais rater le rayon de soleil. Tant pis, dans ce foutu mouvoir ce ne sont pas les après-midis d'inactivité qui vont manquer. Seulement quelques mois et je préférerais déjà retourner sur un front ou un autre avec mes cauchemars et mes tremblements. Ça en dit long sur l'établissement où on m'a envoyé.

En attendant que le temps passe, je feuillette mes albums photos, le travail de toute une vie. Ces clichés qui révèlent plus de moi que ce que je n'ai jamais pu dire à voix haute à mes amours de passage.

La porte s'ouvre et Marcus entre. Je le hais. Non. Disons que je le trouve con, donc il m'irrite. Je sais parfaitement reconnaître que sa personnalité est tout à fait adaptée à une maison de retraite, il met les résidents à l'aise. Il y a juste très peu de matière grise entre ses deux oreilles décollées.

— Salut Estelle, comment ça va aujourd'hui ?

Je ne lui réponds pas.

Il a l'audace de sourire et de rigoler doucement, comme si nous venions de partager une blague.

— Je ne dérange pas longtemps, je viens juste déposer la plante d'Agnès avant qu'elle arrive, ses affaires sont arrivées avant elle.

Lorsqu'il sort, je jette un coup d'œil à la plante. Du jasmin.  
Peut-être que cette Agnès ne sera pas si désagréable au final.

### **Matt**

Son odeur imprègne la pièce. Je ne peux pas m'empêcher d'humecter chaque recoin de la chambre. J'ai beau chercher sa présence je ne la trouve plus. La myrrhe et le café s'effacent progressivement pour offrir une odeur âcre de regret. Tout ce temps que j'aie passé loin d'elle. Mon cœur est douloureux. Il pèse dans ma poitrine comme si un poignard y avait été enfoncé. J'ai beau parcourir les plis de ses draps, je ne retrouve pas la douceur de sa peau. Mes mains ne se perdent plus dans ses cheveux blancs. Ses yeux ne se posent plus sur moi. Les larmes coulent à flot, je ne me souviens pas d'avoir autant pleuré pour la mort de mon époux. Je veux seulement pouvoir sentir sa présence autour de mes bras. Pouvoir sentir son souffle chaud contre mes lèvres, alors qu'on se blottissait l'une contre l'autre pour se réchauffer. Mon amour pour elle restera éternelle, malgré son absence près de moi. L'annonce de son départ a été comme un coup de marteau. Quand ses frères ont appris notre proximité, ils l'ont changé de maison de retraite. Ils m'ont enlevé la seule personne qui me procurait l'envie de vivre. Celle avec qui je voulais passer chacune de mes journées comme la dernière. Celle avec qui je voulais mourir, pour mieux profiter de chaque instant dans l'éternité. Nos corps, usés par le temps et l'âge, qui se collent l'un à l'autre pour traverser le regard de la mort. Nos âmes qui partent ensemble pour s'offrir à un Eden que je n'osais plus espérer.

Je veux seulement la revoir, et profiter  
une dernière fois d'elle.

Je prierais chaque jour, pour qu'un dieu m'offre à  
nouveau la chance de respirer le même air qu'elle.

Loin d'elle, je ne suis plus qu'une vieille femme  
sans but. Mes mains tremblent à chacun de mes  
mouvements, parce qu'elle n'est plus avec moi  
pour les contenir.

Mon cœur s'effondre.

Elle sera mon premier et mon dernier amour.

### **Thaï**

# L'émotion de l'invisible

## La fissure

Un Ange sans tête est comme un cafard sans pattes,  
il ne peut tout simplement plus vivre.

L'Ange est un serviteur de Dieu. Il écoute Dieu, il sert Dieu,  
et il vit pour Dieu dans son Royaume des Cieux. Il descend  
sur Terre pour aider les hommes, puis il remonte de la Terre  
des hommes au Royaume des Cieux.

Mais sans sa tête, il ne peut plus se repérer, aucun retour  
n'est possible.

Qu'a-t-il fait pour qu'on lui arrache sa tête, ainsi que ses bras ?

L'Ange a cru qu'il pouvait jouer au dieu sur Terre, c'est pour  
cela qu'Il lui a arraché sa tête, c'est pour qu'il ne puisse plus  
se repérer, pour qu'il ne puisse plus remonter auprès de Dieu.

**Benjamin**

Je me tiens là, immobile face aux éons d'un passé inconnu.  
Mon regard captivé par la grâce immobile et ivoirienne  
de cette chasseresse élancée. Non loin de moi se tiennent  
des étudiants, artistes ou non, dessinant académiquement  
les congénères de la chasseresse, symbole d'une perfection  
longtemps achevée par les Anciens, que les Italiens ayant  
survécus au crépuscule du Moyen-Âge avaient fait revenir  
en grâce.

Pourtant, quand je vois cette chasseresse, cette déesse, je ne suis pris que d'un terrible sentiment de tristesse, de complainte, de soupirs. Tant de choses que je crois ressentir, mais qui semblent me dépasser comme si elle m'offrait en réalité le présent enivrant de ses regrets.

Et graduellement, une voix imperceptible, universelle, enflamme mes pensées. La chasseresse s'offre à moi. Elle était autrefois déesse, libre et vagabonde dans les grandeurs insoupçonnées de la Nature, le monde entier était sien comme pour ses frères et sœurs, parents et grands-parents. Elle était physique et abstraite, existante et non-existante, ne relevant pas tant de l'idée que de la concrétisation.

Mais cette liberté fut mise à mal par les hommes, ces derniers arrachèrent la pierre pour la tailler, la fendre, lui redonner forme. L'immobile et le solide devinrent fluides et mouvementés. Brutale, la pierre devenait gracieuse, enrobée du velours et de la tendresse des sculpteurs, caressée par toucher du marteau et de la cisaille. La pierre assistait à son renouveau, à son perfectionnement tout comme l'était le bronze, son intime compagnon qui existait en symbiose avec elle.

La déesse, comme ses congénères, prit peur. Cette pierre prenait parfois des formes originales, inoffensives, mais lorsque les sculpteurs pensaient innocemment rendre hommage à leurs divinités, à les célébrer dans leur grandeur, c'est dans l'effroi que les dieux voyaient leur essence être arrachée.

Chaque statue, chaque représentation infligeait à la chasseresse d'impossibles douleurs, la pierre et le bronze

devenaient les fers qui la liaient au monde terrestre. Elle qui était sans être, l'une des plus libres, se voyait enfermée tandis que son essence se dispersait dans chaque statue jusqu'à ce qu'elle ne soit plus.

Les dieux avaient bel et bien existé, nous avaient côtoyés, mais inconsciemment, nous les avons tués, leur essence dispersée à chaque nouvel ouvrage, à chaque copie.

Une larme perle doucement le long de ma joue.

Devant moi se tient un tombeau dont seul subsiste l'exploration solitaire et silencieuse d'un être mort.

**Antoine**

Cela ne faisait que quelques minutes que j'avais franchi les portes du musée, pourtant, je m'arrêtais déjà, ébahie.

On m'avait dit que, la plupart du temps, on mettait des années avant de trouver ce que l'on cherchait dans l'art. Pour ma part, cette histoire avait été réglée en quelques secondes.

— Tu es là, toi.

Mon amertume était à peine audible, l'écho interdit de ma voix beaucoup trop.

— Tu dors au lieu de faire ton travail ? Qu'est-ce que c'est que cette génération ! Tu te crois intouchable avec ton immortalité ?

Un autre silence me heurta, tandis que ma colère mutait de part et d'autre de mon corps : des poings plus fermes, un sourire crispé. Cette statue m'énervait. Je l'avais attendu toute ma vie et monsieur n'avait jamais saigné à s'occuper de mon cas comme il le fallait.

Des gens passaient et repassaient. Pour ma part, j'étais pétrifiée par ce duel de silence que le dieu avait inauguré.

— Et tu trouves ça drôle de jouer avec tes flèches, Eros ?

Son mutisme allait si bien avec son visage d'ange. *Gamin*. Ce n'était qu'un vulgaire nourrisson, un nourrisson dont le jeu favori était le cœur des autres.

Il dormait paisiblement, sur une sorte de nuage, en paix insouciant,

— Responsable de l'amour, hein ?...

C'est là que cela me frappa. *S'il n'avait pas été un dieu, Eros aurait pu être mon petit frère... il me parut si fragile que...*

La réalisation de l'absence de ses flèches me décontenança. *Les avait-il perdus ? Egarés ?*

— Non... Tu ne peux pas... Il faut que tu penses à moi d'abord, Eros... Deux petites flèches... s'il-te-plaît... ne manque pas ta cible, pas comme la dernière fois...

Je ne pourrais dire à qui je parlais vraiment désormais. Mon sac était vulgairement posé, moi, les genoux avachis devant la statue de marbre.

*Sans doute à moi, un peu à lui, beaucoup à une certaine folie.*

Puis, mon regard osa se reposer sur le dieu endormi : le paisible de ses traits le vala un sourire, fatiguée. *On dirait qu'il rêve...*

— De quoi rêves-tu ?

Le murmure de mes questions n'était qu'un acte de folie désespérée mais je m'en fichais. Les allées s'étaient vidées, bientôt on me mettrait à la porte.

Je devais savoir.

— Dis Eros... De quoi rêve un dieu de l'Amour ?

Sûrement pas d'amour. *À quoi bon rêver de quelque chose qu'il possédait ?*

D'un coup, d'un seul, un écho dans mon esprit me conviait à la diction de trois syllabes, sans effort.

— *Li-ber-té.*

C'était bien ma langue qui avait claqué contre mon palet. Mais... Pourquoi ?

— Tu es un dieu. Tu es forcément libre. Chacun de ses silences avait un goût différent. Celui-ci me mit mal à l'aise.

Son corps se craquela subitement, où j'étais seulement trop concentrée sur moi-même pour ne pas remarquer les défauts de cette œuvre d'art, ceux d'un dieu normalement immuable au temps.

— Eros... Tu m'entends ?

**Déborah**

## Voir sans yeux

Le temps m'effleure telle une caresse lointaine. Son souffle me berce et m'ébranle, me brise et me fracture, ma conscience éparpillée en un million de reflets individuels prenant vie sous les gradines piquant ma chair.

Une matière douce fait pression sur mon grain, sa chaleur une brûlure agonisante lorsqu'elle explore mes aspérités. Un murmure, une exhalaison, une renaissance.

Les doigts inquisitifs de mon sculpteur me donnent une seconde vie sans que je sache à quel moment est survenue ma mort. Je vis au rythme de ses pas autour de moi, de l'agitation nerveuse de ses outils, de l'air déplacé lorsqu'il respire pour faire découvrir au regard de ses enfants les détails cachés par la poussière. Leurs exclamations ravies carillonnent tandis qu'il me transforme.

Les rayons du soleil ne m'atteignent plus. L'œuvre de mon artiste est terminée, j'existe désormais par les ornements gravés sur la surface. Grappes, arabesques, acanthe,

sarcophage, edelweiss. Des mots qui ne veulent rien dire. Au-dessus de moi, quelqu'un embrasse mon corps. Ses poils frottent mes pores, il m'offre des gouttes de pluie salée que j'absorbe, assoiffée, ses lamentations vibrent lorsqu'il les offre au présent que je garde jalousement en mon sein. En moi, une matière molle pourrie.

La matière molle n'est plus. Les créatures se nourrissant de mon présent ont disparu, laissant derrière elles des formes arrondies partageant mon éclat et ma couleur. Nous restons seuls, à deux, dans le silence et l'humidité où les plantes ne poussent pas.

**Matt**

## Ce qui manque

Regard qui se pose sur mes doigts alors que la douceur de sa joue glisse entre la pulpe de mes doigts. Espoir d'être reconnu dans des yeux, vide de vie. Fissures qui s'ancrent en lui comme une myriade de racines s'enfonçant pour chercher son cœur brûlant d'énergie. Pierre qui se fend et se tend, faisant trembler les doigts sur son passage. Douceur qui se perd pour la froideur d'un hiver emprisonné. Vibration au rythme d'un battement cardiaque, régulier et lent, tel l'hibernation muette. Torse qui se divise, entre râpeux et glabre ne laissant rien derrière lui que la question du pourquoi. Hanches brisées, qui se toisent entre la lumière et l'obscurité. Sexe arraché par un temps joueur de mettre le doute à ceux qui ose regarder sa pudeur. Genoux écorchés de devoir porter le poids du monde sur ses épaules, sans jamais pouvoir

relâcher cette pression. Ailes encastrées dans la pierre,  
se mêlant à elle dans une anomalie sensorielle, entre le volume  
et le plat. Effacement d'une présence centrale, qui laisse  
sa place dans le cœur des visiteurs.

**Thai**

« Tu es ma chose. », dis-je à l'instant où tes yeux vermeils  
aux mille et une merveilles s'ouvrent. Comme l'on impose  
les fantasmes et les désirs, je fais de toi ma prose — un poème  
sans vers, ni rime, un conte de Grimm qui ne peut se haïr,  
qui ne peut se tenir sans que je te tienne, sans que je te fasse  
mienne. Possesseur de ce cœur mécanique, de ton air toujours  
grimaçant, pourtant séduisant les plus mélancoliques.  
Mes yeux énamourés des particules de moi qui t'ont créée,  
qui t'ont dessinée et destinée à ne pouvoir incarner ce que  
je n'ai su être, l'apogée d'une féminité qui hoche la tête,  
puis se tait. L'épitomé macabre de mes palabres imaginées,  
de mes mains parcourant les corps que je n'ai jamais croisés.  
Les lèvres entrouvertes pour te voir prononcer mon prénom,  
trois lettres et une syllabe que tu répéterais comme  
une ritournelle éternelle dont le seul murmure représenterait  
tous les orgasmes déifiés que je n'ai su offrir. Un peu cassée  
à l'intérieur telle une statue dont les yeux auraient capturé  
les âmes. C'est sans larme que tu resteras lorsque  
je m'effondrerai et, déposant les armes, je me soumettrai  
à la lame de ta langue gisant auprès de mon lobe,  
la promesse de t'offrir le globe comme un pardon indicible.  
Invisible amour que tu métamorphoses — tu es le sel  
quand je deviens pierre, tu lèches mes névroses. Applaudis-moi,  
car je suis devenu ton Roi. Seul maître de l'essence de qui

tu étais encore, là, endormie dans le marbre. Applaudis-moi,  
car je suis monarque sans aile, seulement couronnée  
par tes marques sur ton corps svelte et sculpté. Ni Venus, ni  
Antigone ne voudraient t'approcher désormais — portrait  
parfait de mon désir d'homme mort-né.

**Sam**

**Une autre année, le même  
froid. Bien emmitouflés  
sous un manteau de neige,  
nous sommes enlisés dans  
la pénombre, mais nous  
arriverons portés par les vents  
du Zéphyr. Nos écrits forment  
un grand parachute qui  
nous mènera jusqu'à vous.  
Leurs fils sont tissés d'une  
solitude et d'une solidarité  
que nous avons hâte  
de partager avec vous.**



## Biographies des intervenantes et intervenants

**Léa Murat-Ingles** (pour les ateliers à l'Université de Sherbrooke)  
Léa Murat-Ingles est doctorante en littérature à l'Université de Sherbrooke, autrice et professeure de littérature au collégial, d'origine haïtiano-québécoise. Dans le cadre de ses études, elle/iel s'intéresse particulièrement à la littérature haïtienne du Québec, à l'afrofuturisme, à l'IA et aux archives dans la recherche-création. Ses textes ont été publiés dans les revues *Mæbius*, *Possibles* et le journal *Montreal Review of Books*. Son premier roman, *Les rythmes de la poussière*, a été publié au printemps 2024 dans la collection *Les Martiales*, aux Éditions du remue-ménage. Il a été nommé parmi les cinq finalistes de la toute première édition du prix Radio-Canada Caroline Dawson.

**Pauline Picot** (pour les ateliers à l'Université de Montpellier)  
Diplômée de l'École Normale Supérieure de Lyon, ATER à l'Université Grenoble Alpes et intervenante à l'ENSATT, Pauline Picot est autrice, performeuse et docteure en études théâtrales. Depuis 2019, elle crée des séries de performances accompagnées de photographies qui questionnent l'impératif de compétition, la solitude du quotidien, la candeur en face de l'état du monde. Pauline Picot est aussi metteuse en scène. Les éditions Vroum ont publié son recueil *Permettez-moi de palpiter* (2024), et les éditions Quartett publient ses textes théâtraux depuis 2012.

**Thaï Seavy**  
(pour les ateliers à l'Université de Montpellier Paul-Valéry)  
Étudiant en Lettres Modernes à l'Université de Montpellier Paul-Valéry, Thaï Seavy est aussi écrivain, drag king et

comédien. Sa manière d'écrire est façonnée par sa passion pour la Grèce antique et l'horreur et porte une sensibilité se traduisant par une poésie entre passion et mélancolie. Il est notamment auteur d'un roman d'horreur et cherche à reprendre sa place sur les planches d'un théâtre. Il a été publié grâce au concours *J'écris*, dans la catégorie « l'étrange » et se définit par la pluralité de ses talents.

**Sam Santucci**  
(pour les ateliers à l'Université de Montpellier Paul-Valéry)  
Sam Santucci est étudiant en Lettres Modernes à l'Université de Montpellier Paul-Valéry. Passionné d'écriture depuis toujours, il touche à divers styles comme la poésie en prose, le roman, mais aussi l'écriture de scénario. Son style d'écriture couple images fortes et jeux de sonorités, proposant une expérience poétique même dans les thèmes les plus sombres. Il se forme bénévolement à l'animation d'ateliers d'écriture créative et met également sa plume et sa sensibilité au service des autres en tant qu'écrivain public.

## Remerciements et crédits

Les personnes ayant œuvré à la collaboration autour de ce projet

Université de Sherbrooke :  
Pre Martin Bisailon (Vice-recteur aux ressources humaines et au développement de la communauté), Mme Pre Jocelyne Faucher, Mme Catherine Gadbois-Laurendeau, Mme Elizabeth Cazeault, Mme Julie Blais, Mme Safaa Choukairy, Mme Carine Huilier ;

Université de Montpellier :

Agnès Fichard-Carroll (Vice-Présidente chargée de la Formation et de la vie universitaire), Alexane Lequart (Vice-Présidente étudiante), Valérie Rabia, Vanessa Bontems, Eléonore Szturemski, Lucie Guitard ;

Université de Montpellier Paul-Valéry :

Isabelle Launay (Vice-Présidente déléguée à la Vie de campus), Antoine Coppolani (Vice-Président délégué aux Relations internationales, à la francophonie et aux relations avec les collectivités territoriales), Mickaël White-Carceller, Christophe Rémond, Mireille Mader, Thibaut Gérard ;

Nous tenons à remercier le Comité de pilotage de la Stratégie des arts et de la culture de l'Université de Sherbrooke, Joanne Lamoureux (directrice du Centre culturel de l'Université de Sherbrooke), le Département des arts, langue et littérature de l'UdeS, la Direction des Relations Internationales de l'UM, l'Association montpelliéraine des étudiants en Lettres Modernes et Classiques (LMC), ainsi que les étudiantes et étudiants qui ont participé aux ateliers et les intervenantes et intervenants qui les ont animés, Léa Murat-Inglès, Pauline Picot et Thaï Seauvy.

Graphisme et mise en page : Louise Péron

Typographie : Lexend

Impression : Imaprint

Avec le soutien de :





UDS

Université de  
Sherbrooke



UNIVERSITÉ DE  
MONTPELLIER

